

Michel Séonnet

NICE

Le bleu du galet

*Seuls nous qui sommes partis savons comment était notre
ville et réalisons à quel point elle a changé : ce sont ceux qui
sont restés qui ne se le rappellent pas, ceux qui, de la voir
au jour le jour l'ont perdue et laissée se défigurer, même s'ils
pensent que ce sont eux qui sont restés fidèles et que nous,
dans une certaine mesure, sommes les déserteurs.*

Antonio Munoz Molina, "Sépharade".

*Païs, mon païs batajat de sudor
Ti tèni compania per ascendre la puada,
Païs pintat de matins rugissants
T'esquissi per n'enbeure encara un pauc.*

Alan Pelhon, « Calria »

Notre enfance n'avait que faire des marbres et de l'or. Nous ne savions pas où nous vivions. La mer nous était quotidienne. De la terrasse qui servait de cour sur le toit de l'école, on pouvait la voir se purlécher d'écumes. Mais les jeux, les billes, les bagarres, les dictées réussies ou ratées tenaient bien plus de place dans nos vies, plus de peurs aussi, plus de charmes. Que nous importait à l'heure de la sortie, qu'en cet hôtel devant lequel on courait ait habité un grand peintre, dans celui-là un philosophe, que ce pâté de maison que l'on trouvait bien sale ait été palais, demeure de comtes, de barons, qu'ici ce fût un des hauts-lieux de l'art baroque, et que cette peinture au fond de l'église sombre où, en famille, on allait à la messe, eût place dans l'histoire de l'art ? D'ailleurs, nos parents n'en savaient guère plus que nous. Nous vivions là, c'était déjà assez compliqué. Et nous avions les problèmes de qui se débat dans cette énigme là. Les palaces ? Les limousines ? Nous savions bien que c'était un monde qui commençait à l'autre bout du Jardin Albert 1er. Le plumet sur le bonnet du groom de l'Hôtel Rhul en était l'avant-poste visible de loin. Mais ce qui comptait, pour nous, aux limites de ce Jardin Albert 1er, c'était (tout petit) de savoir si nous aurions droit de monter sur les ânes pour en faire fièrement le tour, puis (un peu plus grand) de déjouer les intrigues de la chaisière qui nous empêchait de disposer les fauteuils et les chaises bleues en slalom autour du kiosque à musique pour nos exploits de patineurs à roulettes, enfin (à l'âge de quitter l'école primaire) de parvenir à entraîner dans un endroit un peu plus touffu une de nos camarades de jeux qui nous aurait offert notre premier baiser. Autant dire que tout ce qui fait le décorum de cartes postales - ô saisons ! ô châteaux ! - tout cela nous était étranger. La richesse nous était étrangère. Le cosmopolitisme mondain nous était étranger. Bien sûr, si l'on avait été attentif, les propos d'un oncle jardinier chez "ces gens-là" auraient pu nous avertir et de leur prestige et de leur morgue. Nous n'étions pas aveugles. Mais les mots nous étaient étrangers qui à force de dépliants touristiques finissent par encombrer la vue. La "Côte d'Azur", nous la découvrions sur les affiches annonçant Carnaval et Batailles de fleurs. Nous vivions dans un triangle qui à lui seul était le monde, et c'est seulement maintenant que je devine qu'échoués là avec les nôtres

nous nous étions réapproprié les antiques frontières de la ville : la mer, le château, le Paillon; le port, la place Garibaldi, la place Masséna. Nous allions rarement plus loin. Et nous savions, sans que personne nous l'ait dit, que franchir ces frontières serait un défi.

Est-ce par peur de déjouer cette innocence que je ne voulais plus rien écrire "à propos de Nice"? Je savais bien pourtant, que la ville, en ce temps-là, n'était guère plus accueillante qu'aujourd'hui. Que les contrastes y étaient encore plus violents qui, par endroits, jetaient tant de richesses à la figure des pauvres, luxe et misère rejetés maintenant chacun dans son univers. Je savais bien, aussi, que les collaborations coupables d'autrefois n'avaient rien à envier aux lâchetés sécuritaires d'aujourd'hui, et que les "belles époques" ont toujours leur versant d'urbanisme mystificateur et destructeur.

Ce que j'avais fini par détester, dans cette ville, c'était son refus d'elle-même, sa maladie (son hystérie ?) qui lui faisait toujours donner raison au dernier venu pourvu qu'il soit riche, clinquant et entreprenant. Inconsciente d'elle même, sa vérité semblait toujours venir d'ailleurs - fastes russes d'autrefois, mondanités britanniques, modes U.S, Las Vegas comme modèle plus récemment, et aujourd'hui (manière de fermer la boucle ?) le chant de l'argent trouble des nouveaux riches de Russie. Mentalité de pauvre, sans doute. Sur la balance monétaire la valeur du terrain cultivé (fleurs, légumes, oliviers) a toujours été, depuis les premiers temps de la Conquête touristique, sans commune mesure avec la valeur du même terrain bâti.

Je dis "Conquête" touristique - et on va dire que j'exagère. Mais à en croire bien des ouvrages et des brochures, Nice fut découverte par les Anglais au XIXème siècle (comme quelques siècles plus tôt l'Amérique par Colomb) et en quelque sorte baptisée à la fin de ce même siècle par un certain Stephen Liégeard, sous-préfet rimailleux qui, originaire de la région de Dijon (Côte d'or) crut bon d'en appliquer le slogan publicitaire à cette côte qu'il découvrait - "La Côte d'azur "(1887) - englobant dans son ouvrage toute la côte de Vintimille à Saint-Tropez que jusque là on appelait Riviera. Facile de croire alors que sans eux cette ville n'eût été que misère et sous-développement (comme l'eussent été aussi Amériques du Sud et du Nord sans la Conquête européenne). Avant de pareilles "découvertes", le Niçois comme l'Amérindien n'existaient-ils donc pas ?

Si je m'étais promis de ne plus jamais écrire sur cette ville c'était pour ne pas revenir en pareille colère que je savais bien vaine. L'histoire (?) avait rendu son verdict et Nice, capitale des fleurs, du tourisme, du carnaval, des congrès, avait soumis son destin à ces puissances-là. Toutes les transformations, les extensions, les événements allaient en ce sens. La colère d'un de ses natifs (natif indigne, de surcroît, puisque parti bien jeune, émigré vers les ciels du Nord) n'y changerait rien. Et d'ailleurs, de quel droit vouloir y changer quelque chose ? J'avais donc imaginé une sorte de séparation à l'amiable. Elle (la ville) vivant son destin de Côte d'Azur. Lui (le natif indigne) se

contentant de ranimer régulièrement la douceur amère de la nostalgie par un soutien inconsidéré à l'équipe de football (Allez le Gym !), par des appels répétés aux intercessions rivales de Notre-Dame-de-Laguet et de Sainte-Rita (Priez pour nous !), et par l'obligation de rites culinaires dont la daube et la pissaladière étaient les fleurons. Tous les ingrédients d'une culture d'émigré - même si c'était émigration volontaire.

Il n'y avait que la mer avec qui rompre était une douleur. Les tentatives d'exutoires (Marseille, Pornic, Cancale) toujours vouées à l'échec. Manquait toujours ce brassage d'eau et de galets insupportable à beaucoup, cette sensation de nager dans une conque ouverte sur l'infini, une main douce qui ne retenait pas mais qui, certains jours, semblait capable de vous porter jusqu'au rivage d'en face - d'où ces retours quasi clandestins pour la seule joie de se rouler dans la vague des Ponchettes (la part de socca achetée après le bain n'étant là que comme une dévotion obligatoire, le culte accompli on pouvait repartir). Mais le peu de temps passé sur la plage (et le sursaut, si c'était midi, au coup de canon tiré du Château - on avait oublié !) suffisait à ranimer plus d'appréhensions que de séductions. Les culturistes en rollers sur la promenade du Quai des Etats-Unis, les corps huilés alternant les faces au maquillage solaire, tout venait confirmer ce que l'on savait déjà (mais que chaque retour, finalement, espérait voir tombé en désuétude) : ici, tout était fait pour s'offrir en spectacle, mise en scène, décor, et d'ailleurs c'était bâti comme un théâtre, les collines en gradins, la mer une scène immense où se jouaient chaque jour les noces annoncées de la lumière et de l'eau, du soleil et du bleu de mer, l'or, le ciel, la vague, spectacle garanti, on sait qu'on en aura pour son argent. L'azur ! L'azur ! Il n'y a pas mieux. Toutes les cartes postales vous le diront. Du coup c'était ce mot qui faisait obstacle. Mot que je sais sans couleur, sans saveur, mot transparent sans corps, seulement une abstraction, ou alors comme une sorte d'étiquette, on dit "azur", on croit avoir tout dit, mais il suffit de s'approcher des choses - de l'eau, de l'air, de la vague, du reflet - pour savoir que l'on n'a rien dit. Azur est un mot cul-de-jatte incapable de marcher, incapable de nous conduire, tout juste bon à servir de titre pour un spectacle un peu racoleur. Poésie de pacotille (à moins, bien sûr, d'en savoir tout le tragique - comme Mallarmé : "Je suis hanté. L'Azur ! L'Azur ! L'Azur ! L'Azur !") accrochée sur le paysage par le sous-préfet rimailleur. C'était dit, c'était fait. Le mot créait la chose. Et c'était cette chose-là, cette marchandise-là qui m'était insupportable.

En fait, ce que je ne supportais pas c'était de voir que cette ville - "ma" ville - avait toujours été nommée d'ailleurs, enfermée dans des noms, des images, qu'elle ne s'était pas elle-même donnés. Et cela avec la complicité active de ce qu'il est convenu d'appeler ses "élites". N'y avait-il donc jamais eu ici énoncés assez forts pour faire face ? Son nom lui-même - Nikaia - venu (on m'avait appris ça à l'école comme une fierté à partager) du grec Niké qui veut dire victoire : je n'avais jamais pu y croire. Quelle

victoire ? Quels combats ? Les gens d'ici étaient donc incapables de se nommer eux-mêmes ?

On pourrait croire (et craindre) que cette référence aux "gens d'ici", à un "ici" mythique et originel ne soit rien d'autre que le lot commun des régionalismes qui, au premier coup de vent, se transforment en pseudo-nationalismes - et la xénophobie, le mépris de l'autre qui les accompagnent. L'étonnant de cette ville est effectivement d'arriver à combiner les deux : un cosmopolitisme débridé, une xénophobie endémique. Les deux, étrangement, se renforçant l'un l'autre. Et c'est sans doute cela (aussi) qui m'avait fait renoncer à écrire. La peur de tomber dans la complaisance identitaire (vrais niçois / faux niçois) que le regain nissard transformé aujourd'hui en plan de communication n'aurait fait qu'attiser. Pouvoir dire : Moi je suis un vrai niçois ! Pourtant, en ce domaine, j'avais appris très tôt la modestie, la discrétion. Mes parents n'étant pas de Nice, je n'avais aucun droit à pareille appellation (un célèbre "écrivain-et-homme-politique-niçois" me l'avait vertement rappelé au sortir de l'adolescence). C'était peut-être ma chance. Je n'avais pas à renouer avec quelque passé glorieux (l'arrivée de ma famille à Nice étant bien plutôt liée à une déchéance). Je n'avais à invoquer ni la terre ni le sang. Pas plus que je n'avais à justifier quelque saisissement de révélation comme tant de peintres, d'écrivains, venus ici et tombés sous le coup de fascinations parfois ambiguës (et combien explicables, pourtant !). Ma chance, c'était d'être né dans cette ville sans devoir rendre culte à ses mânes. D'avoir été comblé par ses merveilles sans devoir plier à la surenchère des convertis. Chance, oui, si écrire c'était tenter de franchir les diktats publicitaires et approcher non pas la "vérité" de cette ville, mais plus difficilement : sa réalité. Retrouver ce regard qui nous faisait considérer comme si naturelles des merveilles pour lesquelles d'autres venaient du bout du monde, ce don gratuit qui nous était fait chaque jour de ce qui se vend à prix d'or.

Je pensais qu'il fallait, comme Ulysse (Ulyse est bon guide et école pour affronter les sortilèges de la Méditerranée), se faire attacher à un mât si l'on voulait résister à l'attraction des sirènes, ne pas se laisser subjugué par les fascinations premières - eau, air, lumière. Je croyais qu'approcher la réalité de cette ville imposait de se détourner de la mer, refuser qu'elle soit au commencement de tout (habitat, développement, communication, cultes et rites aussi). A l'origine de Nice, il y a ces Ligures venus de l'Est, ces Celtes, ces longs parcours migratoires à pieds à travers l'Europe, jusqu'à ces points stratégiques que sont (sous leurs noms d'aujourd'hui) : colline du Château, Cimiez, mont Boron. La mer était d'un autre monde pour ces chasseurs qui avaient gravé les rites et les énigmes de la Vallée des Merveilles et vénéraient ici une déesse de la terre dont le nom sembla aux grecs si proches de celui de leur propre déesse des victoires qu'ils l'attribuèrent à la ville qu'ils fondaient (c'est, on l'aura compris, l'interprétation du nom que je préfère). Et par la suite, d'ailleurs, la plupart de ceux qui, notables, magistrats anoblis, firent ce qu'on appelle "l'histoire" de cette ville, tenaient leurs origines des villages haut-perchés de ce qui devint "Comté de Nice". Aussi je m'étais dit qu'il fallait marcher vers ces hauteurs. Sans se retourner (ce n'était plus Ulysse attaché à son mât, c'était Loth et ses filles menacés d'être changés en sel). Et pourtant à peine arrivé, à la nuit presque venue, je suis là : assis, face à la mer, en cet endroit de Nice où il n'y a plus qu'elle, mer totale, mer donnée, et seulement le dévot qui la contemple. A la pointe de Rauba Capeu.

Point de contact. Jonction et affrontement. Le rocher vertical et au dessous la danse. Comme une délicatesse de la mer. Large geste de générosité. Qu'est-ce qui l'oblige, après tout, à venir jusqu'à nous dans cet état presque natif, eau de roche à l'orée de l'acharnement à bâtir qui accable la moindre pierre du littoral ? C'est peut-être ici qu'il faudrait planter ce mat où se faire attacher pour résister aux sirènes. Savent bien les attraites de cette profondeur offerte, les gosses qui du bout de la ville viennent ici plonger ("tchumer", on dit) mêlant leur propre écume à celle de la vague. Ici, même aux jours d'affluence, chacun peut avoir l'impression que la mer est pour lui seul. Au loin, la

silhouette blanche d'un ferry revenant de Corse. Rien d'autre à cette heure, en ce jour. Rien. Et croire que le monde est tout là. Que ce que l'œil, malgré tout, entrevoit sur ses lisières - à droite, la courbe comme d'un corps de la baie ; à gauche, la longue digue blanche du port - ne sont que des guirlandes, cadre de stuc doré entourant la seule oeuvre. Rester là. Attendre que ce soit nuit, complètement nuit. Alors il n'y aura que ce noir outre-mer, profond, et la guirlande désormais de lumières qui sembleront frémir.

Marcher. S'arracher. Simplement accepter le contre-champ de la mer. La masse de roches, piques et écailles, et il faut se tordre le cou pour voir jusqu'au plus haut. C'est là haut que tout commence. Premiers campements. Premières défenses. La ville pendant des siècles toute entière perchée sur cet oppidum. Bout de caillou au milieu de la mer. Et ceux qui s'y accrochent auront à subir toutes les menaces. Ici - sur cette colline toujours dite "du Château", bien que, de château, il n'y en a plus depuis longtemps, et que, à vrai dire, de château il n'y en eut jamais : une citadelle, un système de défense, et l'habitat tout autour comme une poule et ses poussins - ici commence l'histoire. Et les jeux. Territoire de l'enfance courant après ses rêves, ses éveils (le symétrique "sauvage", en quelque sorte, du trop civilisé Jardin Albert 1er). Mais il est trop tard pour monter. Les gardiens ont déjà rameuté les attardés à coups de sifflets. Fermé les grilles. Autrefois on savait les passages. Ce sera pour plus tard. Marcher. S'arracher. Faire le tour, tout au moins. Longer. Ne même pas aller jusqu'au port et remonter par la rue Catherine Ségurane, puis la place Garibaldi.

A peine arrivé, et déjà rendez-vous avec les mythes niçois !

Sur un projet de monument - jamais réalisé - conçu à la fin du XIX^{ème} par le sculpteur Ernest Toselli, figurent "les trois héros niçois". Catherine Ségurane, Joseph Garibaldi - et André Masséna. Comme une parabole de "l'identité" niçoise. Catherine Ségurane doit sa gloire (légendaire, peut-être) d'avoir été l'âme de la résistance niçoise lors du siège de 1543 - Nice, nous apprenait-on à l'école, était assiégée par la flotte turque, la flotte "franco-turque", en vérité, puisque c'était une guerre entre France (François 1er, qui avait fait des Turcs ses alliés en Méditerranée) et Empire (Charles Quint) pour la possession du duché de Savoie. Résistante anti-française, donc, notre "héroïne niçoise". André Masséna, lui (1758-1817), rallia tout jeune la France, puis la Révolution dont il devint l'un des meilleurs généraux. En 1792 (bien avant de devenir Maréchal d'Empire, prince d'Essling et duc de Rivoli) il est un des artisans de la prise de Nice par les armées révolutionnaires et de son annexion. Ce qui ne l'empêcha pas, en 1814, de rallier les Bourbons qui rendaient Nice à la Savoie. Plus français que niçois, notre "héros niçois" ! Quant à Garibaldi qu'on appela le "Héros des Deux-Mondes" pour avoir été marin sur toutes les mers, combattant de toutes les indépendances - il combattit avec les libéraux uruguayens (contre le Brésil), avec les Sardes (contre l'Autriche), avec les Siciliens (contre le roi de Naples), avec la France (contre l'invasion

prussienne - 1870) - s'il fut à deux reprises député de Nice, ce fut, la deuxième fois (1871), comme représentant du parti séparatiste, ne pouvant accepter que l'unité italienne pour laquelle il avait tant combattu se fasse sans sa ville natale.

On comprend que le monument n'ait jamais été réalisé ! Il aurait fallu le dédier "à la difficile identité niçoise". Comme si être niçois, c'était d'abord être déchiré. Et depuis l'origine, entre la terre et la mer. Entre l'ouest (Provence, France) et l'est (Piémont, Sardaigne, Italie). A moins que le projet du sculpteur fût de laisser entendre qu'être niçois ce pouvait être tout cela à la fois : accueillir les antagonismes, faire richesse des différences et des contradictions. Rêve. Chimère. Et pourtant réalité de cette ville disparate, hétéroclite. Bric-à-brac. Accumulation. Comme en cette place Garibaldi que l'on dit "italienne" alors que ses arcades sont dans le style de celles de Turin, Piémont, territoire des Savoie comme Nice au moment de sa construction (1780). Place niçoise, donc. Et si le romanesque a fait du café de Turin le haut-lieu, le point de rendez-vous, des ouvriers piémontais venus ici en nombre entre les deux guerres, ce n'était qu'à des aléas d'époques et d'histoire qu'ils devaient de passer d'Italie en France. En fait, et le nom du café, et la statue sur la place, disaient qu'ici c'était déjà chez eux.

Plus loin c'est le Paillon.

Le torrent tourmenté. Et ces avenues (Saint-Sébastien, Félix-Faure, Jean-Jaurès) qui sont la mémoire de quais. Est-ce qu'une ville qui enterre ses cours d'eau enterre aussi son histoire ? C'était une esplanade quand nous étions enfants. Et l'entaille de l'eau au moins respectée. La ville gardait sa trace, sa présence. On en a fait un mur. Bâtir ! Bâtir ! Le vide est hors de prix ! Pas le mauvais goût. Parfois on dirait qu'il y a une sorte de pacte entre cette ville et le mauvais goût monumental. Comme si bâtir ne pouvait être que remplir l'espace autant que possible, surcharge, enflure, grandiloquence. Il arrive que cela atteigne au génie, et on dit : baroque ! Mais le plus souvent, ce n'est qu'astuces et artifices, et faute de mieux on dit "mauvais goût" (tout en sachant que le "bon goût" serait encore plus triste, que finalement ce n'est pas affaire de "goût" - mais de quoi, alors ? d'esprit ? - on comprendra vite que marcher dans Nice c'est, sans cesse, se confronter à de pareilles questions, de pareilles déraisons).

Cet immense bâtiment, donc, effaçant la mémoire du torrent.

Musée. Bibliothèque. Théâtre. Et de l'un à l'autre, en hauteur, ces promenades aménagées. On croit entrer dans des immeubles. On débouche sur des terrasses. Musique ! Est-ce un rêve ?

Dans le dernier soleil passant au ras des toits : on danse. En plein air. Musique diffusée dans de grosses enceintes, et ce sont des figures de tango. Couples qui glissent sur la surface lisse. Se croisent. Pauses. Arrêts. Toutes ces figures doivent avoir des noms mais je ne les sais pas. Passes. Pointes. Bras par dessus les têtes. Jambes tendues, jambes pliées. Et le bras qui se déploie entraînant le corps du partenaire dans un lacis où

on craint qu'il s'emmêle. En sort. Et l'arrêt au final. *Milonga* - on m'apprend ce mot argentin. Simplement ça : se réunir pour danser. Tous les dimanches soirs "quand il fait beau." La musique reprend. Les partenaires changent. Et la danse à nouveau au milieu des sculptures, puisque c'est aussi bien un lieu d'exposition marquant l'entrée du MAMAC (Musée d'Art moderne et d'Art contemporain).

Métal géométrique, jaune, rouge, bleu d'un mobile de Calder. Obèse "Nana" de Nikki de Saint-Phalle tapissée de cristaux de céramiques aux couleurs coupantes. Lièvres à grandes oreilles de fonte de Barry Flanagan. Dans le peu de vent qui vient avec le soir, on se demande si elles aussi ne frémissent pas au rythme des passes et des contre-passes. A moins que plus sensibles aux vibrations des basses, ce soit dans le déhanchement des danseurs de hip-hop qui dansent sur la même terrasse, face à la verrière du théâtre dont ils se servent comme d'un miroir.

Dansent les danseurs de hip-hop, dansent les danseurs de tango, tous dansent dans le même reflet au milieu des sculptures monumentales, et derrière ce sont les toits rougis des maisons que les notables d'autrefois s'étaient fait construire sur les quais du torrent. Niçois aussi, ce brassage-là ? Par dessus l'assemblage en écailles de tortue des toits de la vieille ville, cette fois c'est un ange, blanc, que l'on devine immense, les ailes déployées, ni tout à fait danseur, ni tout à fait sculpture, et le ciel qui se perd derrière lui comme un drap bleu d'église.

Au dessous coule toujours le Paillon.

Mais qui est-il, cet ange ? D'où vient-il ? Quand je demande, personne ne sait. Comme si c'était la première fois qu'il était là par dessus les toits. Fait-il partie de ceux qui ont donné leur nom à la baie ? Aussi étrange que cela puisse paraître, je ne m'étais jamais posé la question de l'origine du nom de cette Baie des Anges. Comme s'il n'y avait pas plus d'explication à attendre des noms que l'on donne aux lieux que de ceux que l'on donne aux choses, aux plantes, aux animaux. Les noms étaient les choses. Et on pouvait, comme sur la plage les galets, les ramasser pour quelque collection secrète. L'interrogation de l'énigme viendrait plus tard à les frotter les uns contre les autres. Pourtant quand je venais m'asseoir sur la grève à portée du va-et-vient des vagues, je devais bien savoir que cette consécration aux anges faisait de la baie un réceptacle naturel pour toutes les prières, les confidences, les suppliques, chaque vague repartant à la mer comme un verset de psaume, et si, certains jours, cette mer semblait si verticale, c'était peut-être qu'à l'image de l'échelle du songe de Jacob, elle était cette voie naturelle par où passent les anges pour porter jusqu'à dieu les cris et les appels des hommes.

Je demandais quand même aux poissonnières de la place Saint-François qui sont réputées pour leur franc-parler (à se demander, parfois, si elles ne sont pas subventionnées par le syndicat d'initiative pour faire "couleur locale"). Pour elles, il n'y avait pas de doute, ce que j'avais vu n'était pas un ange mais sûrement un de ces cormorans qui ont colonisé les toits de la vieille ville. "Regardez-les", elles disent. Ils sont là tout autour. Perchés. Menaçants. Tournant en rond autour de la fontaine. Battements lourds quand ils s'élancent. On dirait des rapaces blancs et gris qui vous frôlent sans aucune crainte, le bec jaune en avant, et l'œil aux aguets, de temps à autre c'est un poisson tombé d'une caisse qu'ils arrivent à subtiliser.

"On peut rien faire contre, dit la poissonnière. C'est une espèce protégée".

"Comme nous", dit une autre en riant.

Parce que ça fait bien longtemps que ce ne sont plus les pêcheurs eux-mêmes qui viennent vendre ici. Elles disent qu'il n'en reste plus que deux ou trois à Nice. Et encore, ils ne sortent en mer que lorsqu'ils en ont envie. Pour ce qui est du poisson étiqueté "pêche locale" elles vont s'approvisionner au Cros-de-Cagnes.

"C'est quand même la Baie des Anges", elles disent.

Et revenant à ma question concernant l'ange :

"Les anges de la baie ? Mais ce sont les dauphins ! "

Elles disent qu'autrefois il y en avait tellement qu'on croyait les voir voler au dessus de la mer. Comme si c'étaient des anges ! Deux fois le bleu, bleu de ciel, bleu de mer, et la calligraphie blanche des anges qui les relie, les contraste, les coud l'un à l'autre, non pas les fond ni les confond mais les déchiffre l'un par l'autre - dialogue éteint depuis que les dauphins se sont raréfiés ?

Les seuls dauphins que l'on voit habituellement dans la baie sont ceux de la Marina d'Antibes. Et si, le miracle se renouvelant, une barque, un mourant, conduits par des dauphins, venaient échouer sur le rivage, tout le monde croirait au tournage d'un nouvel épisode de Flipper le dauphin et non à la répétition du geste fondateur.

Car c'est ça l'autre version du nom. L'arrivée dans une barque conduite par des anges du corps décapité de Sainte-Réparate, jeune martyre de quinze ans, que le hasard des flots (et la Providence, bien sûr) conduisirent de Césarée en Palestine jusqu'à ce qui n'était alors qu'un village de pêcheurs, comme ils avaient poussé (les flots, la Providence, les anges) tant de saints aux rivages voisins de Provence ou de Ligurie : sainte Dévote, saint Tropez, les Saintes-Maries, Lazare et Marthe et Madeleine, tous, les uns vivants les autres déjà morts (et même ramené de la mort à la vie pour l'un d'eux), le martyr déjà subi ou encore à venir, accostant au rivage comme si c'était déjà à l'intérieur d'un tableau, l'auréole au dessus de la tête, témoins patentés de la Bonne Nouvelle reçue en Palestine - même si, depuis quelque temps déjà, mais plus prosaïquement, marchands, soldats, commerçants, s'étaient chargés de la propager.

Cette barque, pourtant. Ce corps décapité. Et dans quel état, tout ce temps passé à la dérive, rongé par le soleil, le sel, peut-être par les oiseaux aussi, du coup ce n'est guère mieux qu'un presque squelette qui vient échouer sur le rivage, ce qu'il reste de chair desséché et salé comme on sait le faire des poissons, ou bien comme ces bois flottés, érodés par le flots, les angles arrondis comme la pierre des galets. Peut-être ça que les anges déposent sur la grève des Ponchettes. Un corps transfiguré en galet - une relique aussitôt prête pour le culte.

Si l'ange que j'ai vu est lié à ce culte, je dois pouvoir le retrouver dans les parages de la cathédrale Saint-Réparate. Mais sa coupole néo-byzantine ne comporte qu'un petit clocheton (difficile d'imaginer qu'un ange se cache là !). D'ailleurs, ce n'était pas dans cette direction. L'église Saint-Augustin, alors ? Je monte par la rue du même nom. Mais en fait d'ange, c'est la plaque commémorative de l'acte héroïque de Catherine Ségurane qui m'attend. Pourquoi pas une statue pour immortaliser son geste ? La légende veut en effet qu'elle ait non seulement assommé quelques Turcs à grands coups de battoir (elle était "bugadière", de ces femmes du peuple qui faisaient la lessive des autres dans le cours du Paillon) mais que, comme cela ne suffisait pas, elle leur montra son cul - ce

qui fut décisif. De là à penser que l'ange que j'ai vu par dessus les toits c'était, comme les Turcs l'ont vu sur le rempart, le cul de Catherine Ségurane ! Drôle d'étendard pour cette ville que cette femme surnommée Maufacha (la mal-faite, la contre-faite). Pourtant, s'il faut en croire Gioffredo, le grand historiographe de Nice (1629-1692), le ciel ne devait pas être opposé à de pareilles exhibitions. "Sur le même lieu, durant l'assaut, la Très Sainte Vierge apparut visiblement, terrassant l'ennemi et animant les habitants". La très sainte main de l'une. Le cul exhibé de l'autre. Il semble qu'il n'y ait pas sacrilège à se revendiquer des deux pour asseoir la victoire niçoise (les "victoires" niçoises étant bien souvent comme celles de Pyrrhus : le 15 août 1543, la Maufacha et la Vierge repoussent les assauts, mais le 22 la ville basse se rend, ne reste que le Château, qui résiste, jusqu'à ce que ayant eu vent de l'arrivée d'une armée de secours, les franco-turcs lèvent le siège le 8 septembre en ayant soin de ravager la ville et la campagne alentour).

Mais la Très Sainte, c'est à l'intérieur de l'église qu'elle continue de veiller. Sur son fils mort. Une Pieta de Bréa ("attribuée à Bréa" 1450-1523) : le corps couleur de mort en équilibre sur les genoux de la mère on se demande comment il tient, comme s'il n'y avait que sa raideur pour le tenir ainsi, ou sa couleur, ce blanc qui le dessine comme un trait de voûte sur l'habit sombre de celle qui l'a mis au monde, ciel nocturne, et même le sang des blessures est dans ce mouvement arqué, sang de mort figé, arcature de la voûte, au dessus : le visage de la mère, les yeux mi-clos, presque aussi blanc que le mort. Il y a Saint Jean à côté d'elle qui pleure, s'essuie les yeux de la main comme le font les enfants. Sainte Madeleine tient un flacon de parfum qu'elle va verser sur ce corps mort comme elle l'a déjà fait sur le vivant, et comme elle ne pourra le faire sur le ressuscité qui lui dira : Ne me touche pas. On a l'impression, d'ailleurs, que c'est déjà la parole de ce corps arqué si blanc. Au loin, des collines presque noires et le jour qui s'en va. Si on ne connaissait la suite de l'histoire, on pourrait dire que tout est fini. Le visage de la Mère fermé comme un tombeau.

Mais pas l'ombre d'un ange.

Il faut monter encore.

Rue de la Providence. Place Sainte-Claire.

Et l'escalier Ménica Rondelly (belle illustration, celui-ci encore, des complexités de l'identité niçoise, puisqu'ayant endossé à seize ans la "Chemise rouge" des volontaires garibaldiens pour voler au secours de la France attaquée par les Prussiens - 1870 - il est devenu célèbre comme chansonnier nissard, auteur de "Nissa la bella" - *O la mieu bella Nissa, Regina de li flour...* - chanson de carnaval dont les niçois ont fait leur hymne).

A mi-hauteur de l'escalier Rondelly, une porte. Prieuré Saint-Jospeh. Dépendance de l'ancien couvent de la Visitation que l'on dirait taillée dans la pierre du Château. C'est

ici qu'en 1989 fut arrêté Paul Touvier, le chef de la Milice de Lyon. Après bien des péripéties judiciaires, un mandat d'arrêt avait été lancé contre lui en 1981. Huit ans qu'il se cachait. Ici tout ce temps-là ? En partie, au moins. Après tout, c'était comme un retour aux sources. Nice n'avait-elle pas été gratifiée par le Maréchal Pétain du titre de "Fille aînée de la révolution nationale" ? Cette fois, ce ne sont plus les chemises rouges de Garibaldi que l'on endossait, mais les chemises bleu nuit. Ici fut créée la Légion française des combattants, organisme-clé du régime de Vichy, son mouvement de masse, sorte de parti unique assurant le relais entre le pouvoir et la population. En novembre 1940, ce sont plusieurs milliers de personnes qui prêtent serment sur l'esplanade du Monument aux morts. Un an après, la place Masséna est noire de monde pour la Fête de Jeanne-d'Arc. La Légion donnera naissance au Service d'Ordre Légionnaire. Qui deviendra la Milice. Touvier et Darnand s'y rencontreront.

Vieux fantômes, on dira. Mais ici ils ont toujours leurs dévots.

Au cimetière israélite, un peu plus haut, on se souvient. Et pas seulement, dès l'entrée, par ce monument qui témoigne pour ceux qui partirent en savon et en fumée. On se souvient aussi de ceux qui furent des justes. Nice étant dans la zone d'occupation italienne, on eut peut-être plus de temps, ici, pour préparer les réseaux, les caches. Quand les ordres d'arrestation furent donnés, beaucoup étaient déjà cachés munis de faux papiers (et l'évêque, monseigneur Rémond, avait installé à cet effet une imprimerie dans la cave de son évêché). Que soit répété encore le nom de Colette Abadi qui, en lien avec l'évêque, sauva cinq cent vingt-sept enfants qui furent cachés dans des institutions religieuses, les villages alentour.

Le pire n'était pas inévitable.

Il ne l'est toujours pas.

Même si les vieux fantômes rôdent encore, ici un peu plus qu'ailleurs, crâne rasé ou costume cravate.

Quelque chose lié à l'histoire, à la pierre, à la terre de ce petit pays qui perd souvent la tête, ne sachant plus à quel saint (à quel chef) se vouer ? Le lot des terres colonisées ? Des peuples qui ont le sentiment de ne jamais avoir leur destin dans les mains ?

Difficile de faire comme si tout cela n'existait pas. N'existait plus. Cette ville a aussi ses démons. Sous certaines conditions historico-météorologiques, ils prolifèrent. Et prennent en main ce qu'ils disent être son destin.

De l'autre côté du mur, c'est le cimetière catholique et son foisonnement de monuments grandiloquents. Certains ont été dessinés par les mêmes architectes qui ont fait les hôtels, les palais "Belle époque". Le nom est inscrit dans la pierre, juste en dessous de celui des morts, comme si c'était la signature de dieu lui-même venu leur assurer l'immortalité. Je tourne. Je monte des escaliers. Et cette fois : c'est bien "mon"

ange. Il n'y a pas plus haut que lui. Au sommet d'une sorte de colonne. Blanche la colonne. Blanc l'ange aux ailes déployées. Blanc le corps de marbre à la taille réelle de celui qui fit construire ce monument. François Grosso, le chapeau à la main, regarde vers le bas, tandis qu'à côté de lui son épouse regarde vers le ciel. Regarde-t-elle l'ange ? Ou cherche-t-elle là haut ces enfants perdus très tôt - Blanche, dix ans ; Edmond quatre ans – qu'elle ne reconnaît pas dans le marbre qui les représente à côté d'elle ?

Qui était-il ce François Grosso qui s'est acquis un ange protecteur bien plus haut que tous les autres ? Je sais qu'il y a un boulevard qui porte son nom. Le reste, il faudra que je le cherche dans un livre. François Grosso, 1847-1934, armateur, directeur de la Caisse d'Epargne, président du tribunal de Commerce, il fut l'un des fondateurs de l'Académia Nissarda (société historique qui existe toujours), il légua de son vivant à la ville de Nice tous les immeubles qu'il possédait. Les deux enfants morts jeunes, il n'y avait plus personne pour recevoir l'héritage d'une vie. Et cet ange de marbre, alors, perché si haut, ce serait pour veiller sur la bonne utilisation de ce don (n'est-ce pas, finalement, la raison d'être des anges que de veiller à la bonne utilisation des dons reçus) ?

D'ici, la vue est immense. La ville et la mer ont disparu. Et ce n'est plus, alentour, que ce paysage de collines, vagues aussi où alternent les couleurs du bâti et celles des végétations - mais lequel des deux porte l'autre, lequel flotte, lequel va être englouti ?

Nice est une ville à collines.

Une ville qui, d'où qu'on la regarde, s'offre sans détour à la vue.

Ville donnée à voir.

Où les noms se perdent dans la confusion des lointains.

La Lanterne, Fabron, Magnan, Saint-Pierre de Féric, Pessicart.

Sous l'ombre tutélaire du mont Chauve, c'est Saint-Pancrace, Gairaut, l'Aire Saint-Michel.

Nous y montions à pied quand nous étions enfants.

Monter.

Mais c'est d'abord se couler dans le jeu des vallons.

Nice est tout autant ville de vallons que de collines. Ce sont eux qui ont donné à la ville cette forme de main, tous convergeant vers cette paume qu'est la mer - et les ruisseaux, les torrents, les *rais* qui y dévalent ou s'y perdent, les axes de circulation aussi, les quartiers, les mouvements de population, les plans coordonnés d'urbanisme comme les expansions les plus incontrôlées, et même le défilé du carnaval quand la saison est venue.

Monter. Ne pas s'attarder. Chercher le contact avec ce moment où la ville s'arrondit comme un corps, où la logique du bâti n'est plus seulement l'à-plat des alignements cadastraux mais se plie à la courbe, au mouvement de hanche des collines danseuses. Faut-il dire que c'est le moment où la ville devient "baroque", volutes des voies, encorbellement des jardins, et la dorure des arbres toujours entre le rouge et le vert ?

8h 30. Au carrefour des avenues Mirabeau, Georges V et Comboul (qui autrefois s'appelait Saint-Lambert et que tout le monde appelle Saint-Lambert puisqu'elle suit justement le vallon Saint-Lambert), c'est l'heure où la ville va à sa vie. Courses d'enfants sur les trottoirs. Ecoliers. Collégiens. Lycéens bras dessus bras dessous. Aux feux, les voitures s'entassent. Devant l'école Fuon Cauda ("source chaude", en nissard, et ce vallon, c'est où elle s'écoulait), une femme se maquille dans sa voiture après avoir déposé son enfant. D'autres partent au travail avec le sac de plage sous le bras (à midi, ce sera la mer). Chacun à sa vie, comme c'était la mienne. Et pas plus que ceux-là, sans doute, tout au souci de ne pas être en retard, n'avoir rien oublié, ou bien dans les travers de quelque déchirement secret, dans l'attente d'une rencontre, d'un rendez-vous, je ne prenais le temps de regarder ce que je voyais, de sentir ce que je respirais.

Non, ce n'est pas comme ça. Parce qu'il suffisait (comme aujourd'hui) d'un léger coup de vent pour qu'au milieu du défilé des voitures surgisse comme une révélation la senteur ocre-jaune des eucalyptus. Ou bien c'était, entre deux maisons, l'éclat cuivré des oranges pansues qui détournait le regard, et leur éclatement juteux sur le gris du gravier.

Il suffisait de peu. D'un moment d'inattention. La hâte suspendue. Le souci filant tout seul devant alors que le brûlé du tronc d'un palmier nous avait fait marquer le pas. Alors dans ces moments de matin si clair, c'était (c'est) comme si la matérialité limpide de l'air, ses caresses d'odeur, ses reflets d'eau, sa légèreté dansante (et d'autant plus dansante que l'on savait, l'été venant, de quel écrasement de chaleur il était le prélude), comme si tout cela devenait aussi présent (aussi nécessaire) que les tartines de confiture que l'on avait avalées peu de temps auparavant, le bol de chocolat, ou plus tard, en cachette, la cigarette vite fumée avant le premier cours au lycée.

J'ai dit que nous ne savions pas où nous vivions (et laissé entendre, du coup, que ceux-là ne le savent pas non plus qui, maintenant, courent les uns à l'école, les autres au travail, ou s'impatientent dans l'encombrement des voitures). Peut-être que nous n'avions pas (qu'ils n'ont pas) le savoir immédiat, la conscience de ce à quoi, allant à notre vie, nous nous trouvions mêlés. Mais le goûter ! Le sentir ! Cette manière de se laisser conduire à son insu par cette matinalité des choses qui vous entourent ! Il suffisait, oui, de peu pour les rendre matérielles. Et si, dès leur apparition au milieu des feuilles oblongues, je ramassais ces capsules d'eucalyptus qui ressemblent, selon comment on les regarde, à des petits chapeaux ou à des sortes de boutons (mais ce sont peut-être, en réalité, des petits sexes en étoile de femmes jetés à la volée) c'était pour pouvoir tout le reste de la journée retrouver dans la main avec leur odeur de camphre la pierre de ces moments-là, leur vérité, en espérant, peut-être, en faire un jour un savoir.

(Peut-être ça qui fait qu'un jour on se met à écrire : avoir vécu dans la beauté non nommée et croire que si les noms avaient été dits on en aurait été plus fort, plus vivant)

Monter encore.

Avenue de Valrose. Les villas ont pris le relais des immeubles. Maintenant les arbres sont d'abondance. Et chaque maison, chaque jardin, peut être un étonnement. On est passé dans autre chose. Avenue Joliette, le nom est dit. Petites villas de cœur. Les néfliers sont à portée de main dont les fruits sont comme des prunes orange. La rue s'est faite plus étroite au ras de la colline. Tellement au ras que c'est devenu une rue à un seul bord, maisons d'un seul côté, de l'autre c'est un mur, les villas sont construites en hauteur renforçant le poids de l'ombre. Du coup, dans ce repli de vallon que le matin met à l'écart du soleil, dans ce fond d'air humide, c'est toute l'ambiguïté de cette ville que l'on sent à fleur de peau, son secret, son trouble : elle que l'on croit n'être que soleil alors qu'elle est faite à part égale d'obscur.

Est-ce qu'on peut à la fois habiter et voir ?

Les maisons où nous habitons nous les voyions à peine. Nous paraissaient si naturels tous ces décors de stuc encadrant les fenêtres, des silhouettes d'animaux parfois, des formes de fleurs, de fruits, et souvent sous l'avancée du toit, ces frises colorées. Fleurs, encore, feuillages, mais aussi oiseaux, rubans, décors que je sais

maintenant relever d'une sorte d'art décoratif du pauvre : ceux qui s'étaient escrimés à bâtir et décorer de somptueuses demeures pour les autres, avaient fini par utiliser leur savoir faire pour eux-mêmes lorsqu'ils bâtirent leur propre maison dans ces coins de vallons ombreux dont les autres ne voulaient pas. Mais ils n'étaient ni artistes, ni décorateurs, encore moins architectes, ils n'avaient que leur savoir faire d'ouvrier, leur pinceau et un peu de couleurs. Ils surent en faire cet étrange mélange de leçons venues de Toscane, de Gênes, de savoir faire paysan, de techniques locales en fonction des matériaux. Du coup, étrange circulation des savoirs et des prestiges, les bourgeois voulurent aussi de ces géorgiques colorées pour les immeubles de rapport qu'ils faisaient construire. D'où la prolifération dans ces quartiers. Et si, enfant, je ne les voyais pas (hormis le fait qu'elles étaient peut-être trop haut) c'était aussi que bien souvent on les avait recouvertes à grands coups de peinture lors de ravalements à moindre coût. Ce luxe de petites gens était devenu un vrai luxe quand c'est à main d'artiste qu'il fallait les faire repeindre.

Mais le luxe véritable, c'est plus haut.

Le luxe authentifié.

Le luxe dans toute la démesure, le faste, la prétention, le "m'as-tu-vu", l'extravagance dont les richissimes, au XIX^{ème} siècle - cette fameuse "Belle époque" ! - gratifièrent les collines de Nice.

Cet au-delà du luxe, il faudrait dire (au delà du "goût", aussi, et plus d'une fois, ce sont les mots de Prosper Mérimée, disant qu'il "est impossible de passer devant ces abominations sans avoir envie d'y mettre le feu").

Ce luxe qui, paraît-il, fit la légende de Nice, et qui, plus il s'étalait, plus il poussait à surenchère, à encore plus de faste, encore plus d'extravagance, et on pourrait faire défiler les noms comme un chapelet de folies à moins que ce ne soit comme un chapelet de mépris pour tout ce qui n'était pas eux puisque construire de pareils domaines c'était aussi chasser, prendre la place, en finir avec des modes de vie, de relations humaines.

Ce luxe, donc, de ceux qui débarquaient ici et prétendaient dépenser sans compter, rois, reines, princes, banquiers, arrivistes, hommes d'affaires vite enrichis, et artistes aussi pour leur tendre le miroir de leur splendeur.

Ce luxe qui pour franchir toutes les limites du luxe croit devoir puiser (piller ?) à toutes les influences - classique, gothique, maure, oriental - et du coup effaçant toutes les particularités de la campagne qu'il envahit ("les isbas russes, les chalets suisses, les palais romains, les ksars marocains, les sérails ottomans, les châteaux écossais, les donjons allemands, les résidences espagnoles, les folies mexicaines, les extravagances des rajahs" - l'énumération est de Michel Butor).

Ce luxe dont on dit qu'il fit la fortune de la ville, mais qu'il épuisa aussi en voulant river son destin aux rythmes de ses fêtes.

Cette débauche de châteaux et de palais, dont certains (les fortunes durant finalement moins longtemps que les bâtiments auxquels elles prétendaient) ont quand même fini par devenir bien commun des habitants : Villa les Palmiers, dite « Palais de Marbre », rendue aux Archives municipales ; Villa de la princesse Kotschoubey, rendue au Musée des Beaux-Arts.

Et ce château Valrose, qui, pour nous, n'était rien d'autre que la "fac de sciences".

Ce parc immense à peine on passe le portail, des petits ponts, des faux rochers, des plans d'eau, des ruisseaux, des espèces végétales dont on ne sait pas les noms, et plus haut, la sévérité extravagante d'une architecture médiévalo-renaissance dont la masse blanche, compacte malgré les découpes, les fenêtres à meneau, les fioritures arabisantes ou d'église, domine le vallon comme un château-fort de parade.

Personne, parmi nous, ne cherchait à savoir qui était ce baron Von Derwies, russe d'origine balte, qui avait accumulé une fortune tellement immense dans les chemins de fer qu'elle lui avait valu d'être anobli par le tsar (l'histoire se répète-t-elle à l'heure où des russes aussi vite enrichis achètent le pays à la découpe ?). Mais rejeté par la haute aristocratie aussi bien russe qu'anglaise qui hivernait ici, on dit que c'est pour les défier qu'il voulut faire assaut de fêtes, de fastes, d'invitations et de réceptions, il bâtit, il agrandit, il fit dessiner les jardins, et pour couronner le tout, ayant fait construire une salle de concert de près de quatre cents places, il engagea un orchestre au complet, un chef renommé, et fit venir les plus grands virtuoses, faisant de son château un des haut-lieux de la vie musicale de la dite Riviera. En vain, paraît-il. Jamais il ne parvint à attirer les bonnes grâces des "vrais" aristocrates pour qui il n'était qu'un parvenu.

Et c'est finalement ce sentiment qui demeure quand on traverse le parc - que toute cette énergie, cet orgueil, cette volonté de subjuguier, d'enchanter, de conquérir aussi, de circonvenir : que tout cela soit vain, et que, finalement, toutes ces strates de richesses, d'opulences qui les unes après les autres tentent de recouvrir la ville, n'y laissent que les traces de leurs désillusions.

Monter encore.

Et plutôt que de rejoindre Cimiez par le haut du parc, retrouver sur l'autre flanc du vallon ce que l'on reconnaît comme un chemin d'enfance, quand nous montions en "sortie de journée" à l'aire Saint-Michel par le vieux chemin de Gairaut.

Il est toujours là. Balisé de rouge et blanc à l'intention des randonneurs. Et toujours aussi raide entre les résidences. Propreté. Propriétés. Tout tiré au cordeau. Et le miracle, pourtant, de quelques mètres carrés à l'abandon où persévère un olivier blanc de fleurs.

Groupe scolaire Rancher.

L'envie de réciter quelques vers de "La Némaïda", la grande ode de Joseph Rosalinde Rancher (1823) qui fut au nissard ce que Mistral sera au provençal.

Personne ne nous a appris pareille poésie.

Ni cette langue.

Il paraît qu'aujourd'hui les enfants des écoles ont droit à des cours de nissard.

C'est pour eux que je recopie ici d'un livre de Daniel Biga - poète contemporain, celui-là, qui fait partie de mon petit bagage de niçois exilé. - cette litanie des petits noms que son grand-père lui donnait quand il était enfant - le mien ne s'aventurait à parler nissard que lorsqu'il faisait le marché, il croyait que ça faisait baisser les prix :

oh ! Barbalucou ! enfan de degun ! auceu ! auzébicou ! calinier ! marida péou ! marida grana ! ô parpailloun moun bel amic ! paillassou ! païgranas ! pelouss ! pelouchié ! ô babi ! ô tavan ! tavan merdassié ! ô merdouss ! ô caga braïa !

bicoulin ! bicouletou ! bicouletin ! tintin faribola ! fariboulié ! pilha leva ! plouraïre ! plourigneta ! disgracious ! zounzoun ! zouzouniet ! kakou ! o kikou...

ô bramaire ! boulégoun ! gran boulégaïre ! ô galinetta !

ô dispiechouss ! primougenito ! ô petaïre ! tambourinaïre ! courcoulin !

ensucat ! lapin enrabiât ! lapin couragious ! counieu peurous !

... pitchoun ! pitchounet ! mourre-lec ! mourre-bruté ! ô narvelous !

... ô pitchin gari ! o gari ! o gari mieu ! .."

- mais ces mots-là, ces *gari ! gari ! pitchin gari !* (petit rat !) - ces mots-là, oui, malgré l'âge, on me les dit encore !

Après c'est l'autoroute.

Ou plutôt : un pont par dessus, la colline ouverte comme un fruit pour la laisser passer. On a même du mal à recomposer la courbe, difficile d'imaginer que l'on ait enlevé autant de terre, de rocher. Et pas seulement ici puisque, qu'elle continue vers l'est ou vers l'ouest, c'est toujours à ce prix-là que l'autoroute avance. Alternance de viaducs et de tunnels qui jouent à travers collines. Et tous les mots de la chirurgie - forceps, éviscération, perforation - pour dire la violence avec laquelle l'intégrité du corps des collines a été défiée. Chirurgie in-esthétique. Et vitale pourtant pour cette agglomération d'un demi million d'habitants et d'à peu près autant de voitures (sans compter les débordements estivaux).

Faut-il aller plus loin ?

A l'entrée du pont, un panneau (le nom de la ville barré de rouge) indique que Nice s'arrête ici. Il ne faut pas le croire. Il semble que ce soit un vestige d'une époque où, pour remplir les conditions nécessaires à l'ouverture d'un casino (il fallait réduire le nombre d'habitants !), le territoire de Gairaut fut écarté de Nice et annexé à la commune voisine. L'anomalie ne dura pas. Sans doute le règlement administratif fut-il modifié. Gairaut redevint niçois. Mais le panneau demeure. Comme pour dire qu'au-delà, même si c'est encore Nice (il paraîtrait que "Gairaut est à Nice comme les trous dans le gruyère" : indispensable), ce n'est quand même plus tout à fait pareil.

A moins qu'il faille tourner le panneau dans l'autre sens, et comprendre la paisible affirmation de ceux qui vivent sur cette colline :

- "Nice ? C'est ici."

Continuer de monter. Ne pas se retourner. Pas encore. Ne pas céder à la tentation de la mer, du « point de vue » comme on dit. Pour le moment c'est tourné vers la terre que l'on va. Cette montée, devant soi. Cette colline. Qui ne se contente pas de faire paysage, mais donne aussi à voir le temps - ce qui est, ce qui fut, ce qui sera. Les dernières escarmouches d'un combat, peut-être. Ici, ce qui a préservé l'espace, ce qui lui confère cet aspect que, faute de mieux, on dit "de Toscane" - comme si on avait peur que ce que l'on voit ne se suffise pas à lui-même et qu'il faille chercher l'adoubement de quelque appellation plus prestigieuse -, c'est l'importance qu'y avaient les grandes propriétés de la noblesse niçoise, notables anoblis pour la plupart, négociants, armateurs, magistrats. C'étaient des terres de culture, les légumes et la vigne, les oliviers, les animaux. On profitait des quelques sources. Et tous les jours c'était porté dans des charrettes jusqu'aux demeures du centre-ville (aujourd'hui : rue Saint-François de Paule, rue de la Terrasse, rue Alexandre-Mari) puisque, mis à part les fermiers, on ne vivait vraiment ici que l'été. Résidence de campagne. Mais assez vaste pour recevoir, plafonds peints et jardins à la française.

Au bout du jardin, une balustre.

En contre-bas les terres.

Puis la ville.

Puis la mer d'un bout à l'autre de l'horizon.

Un tiers de mer, un tiers de ville, un tiers de campagne.

L'écusson niçois.

Et eux, les tenants de ces terres, comme un lien permanent entre ces règnes. En assurant la cohésion marchande et politique.

Sociale, aussi.

Parce que de génération en génération, c'est dans l'habit noir des pénitents qu'on les voyait défiler. Robe longue et cagoule. Bâton de procession à la main. Jusqu'à l'église Saint-Gaétan, cours Saleya, qu'on appelle chapelle de la Miséricorde depuis qu'elle leur est dévolue. « Oeuvre de la Miséricorde ». Prière et service social. Outre l'accompagnement des condamnés à mort et la demande de grâce une fois l'an au jour de la saint Jean-Baptiste, c'était aussi mont de piété, préfiguration des bureaux d'aide sociale, et la cagoule : pour ne pas être reconnu à l'heure où l'on faisait le bien.

Et même si aujourd'hui ils ne sont plus très nombreux, on peut encore les voir les jours de grande fête (et des femmes parmi eux), défiler dans la tradition de l'habit noir,

comme on les voit – mais en « civil » - à l'œuvre encore de quelque charité : vieille tradition maintenue ici vivante comme elle l'est dans tout ce qui fut le comté de Nice.

Difficile pourtant de les imaginer processionnant au milieu de leurs nouveaux voisins.

Tout autour, sur la colline, c'est ce dédale de maisons neuves, grandiloquentes. Ce charroi de bulls et de pelleteuses. Construire. Construire. Les grandes propriétés d'autrefois ont été morcelées, réduits à peu les hectares qui entouraient les maisons. Des jardins d'agrément à la place des cultures. Et l'olivier aux portes de la villa, non plus comme un garant de récolte et de nourriture mais comme un décorum : tronc, branches, siècle, ramenés devant chez soi comme une armoire de chez le brocanteur.

Eux vivent à l'intérieur d'une mémoire faite d'arbres généalogiques, de tableaux des ancêtres, de meubles, d'appareils qui sont là depuis des lustres (même ceux que l'on a rapportés de la maison de ville, vendue, louée, immeuble de rapport comme ils en ont bien d'autres dans cette ville qu'ils regardent d'en haut) et qui, même si l'antique maison de campagne a été entièrement refaite, ont frémi au passage de ce que l'on appelle l'histoire.

Ainsi, ce "salon bleu". Fauteuil et bergères. Banquette et divan. Inchangé, on dirait, comme le reste de la maison, depuis que Cavour vint y négocier les clauses du rattachement de Nice à la France.

A moins que ce ne fut pure et simple annexion.

Un mois auparavant, Napoléon III et Victor-Emmanuel II avaient conclu un traité secret : la France acceptait de soutenir la réalisation de l'unité italienne sous l'égide du royaume de Sardaigne en échange de la cession de Nice et de la Savoie. Le vote n'était là que pour sauver les apparences.

Ici, dans ce salon aux fauteuils bleus, on négocia pourtant. On scella les détails du destin français de Nice.

Par les grandes fenêtres qui donnent au sud, ce devait être, comme maintenant, ce ciel clair de début de printemps qui accentue la découpe vert luisant des arbres. Celle du myrte, surtout, planté là au milieu, dont on devait peut-être déjà considérer avec respect non seulement l'emblème qu'il était (de l'amour ? de la gloire ?) mais le tronc, vieux alors de deux siècles, torsadé comme de veines, ou comme s'il avait été sculpté. Aujourd'hui quand on dit : trois siècles, on se demande si l'arbre depuis s'est développé en volume, en taille, ou seulement en densité, ce tronc qui paraît si dur, sève durcie, concrétion des fibres, et la main qui se pose dessus a l'impression d'une très vieille pierre, mais vivante, à moins qu'il faille dire : survivante, comme l'est tout ce que l'on voit plus loin, en contre-bas.

Des champs. Rien que des champs (et par dessus, tout l'horizon de mer), jusqu'à ce rideau d'arbres, une allée, par où on arrivait autrefois, les chevaux tirant difficilement

entre la double rangée de bigaradier comme on les dit ici (oranges amères, dont on récolte la fleur, et le fruit pour des alcools, des liqueurs), après ce sont les terrasses, les orangers, les clémentiniers, les citronniers, et des hectares de prés que traversent encore de lourds chevaux de trait, comme des survivances eux aussi, et on se dit, en voyant tout cela - *Belle île aux myrtes verts, pleine de fleurs écloses* (Baudelaire) - qu'à elle seule cette propriété maintient non seulement le temps dans ce qu'il a été, mais le paysage aussi, le caractère rural de la colline, qu'il suffit donc d'un seul - l'unique propriétaire de ces hectares intacts - pour que cela demeure ou soit emporté.

Monter encore ?

La chaleur est venue. Et marcher, c'est comme si on s'en faisait un habit. Comme si on l'endossait. Non pas une résistance. Non pas tentative d'esquive de qui recherche l'ombre. Mais comme si avec elle aussi - et encore plus aux jours de plein été quand le soleil tape si fort que c'est comme un coup qui fait plier le corps - il fallait faire un pacte, que celui qui marche sous pareil poids de lumière ait prononcé un "oui", et continue de marcher comme portant la chaleur à l'égale des lourdes chapes des prêtres d'autrefois, ce poids d'or, de rites, le marcheur en quelque sorte transfiguré, non par l'épreuve mais de faire corps avec pareille puissance.

Plus haut c'est la cascade. Et sa fraîcheur qui vous saisit avant même de la voir. La roche est fausse, les grottes sont fausses, fausses les rambardes qui imitent des branches, les marches qui voudraient être des racines, et pourtant la puissance de l'eau est bien réelle qui saute, dévale, s'abat et vient claquer la surface étale du bassin.

L'eau, c'est celle du canal de la Vésubie, captée à une cinquantaine de kilomètres de là, dans la vallée de la Vésubie justement. Le bassin est un bassin de décantation. Et le faux chalet montagnard qui le surplombe, une vraie maison d'agent de la Compagnie des eaux.

La grande révolution de la fin du XIX^{ème} siècle.

Jusque là c'étaient surtout des oliviers qui poussaient ici. Et quand il y avait de l'eau, elle servait surtout à faire tourner les moulins à huile. Tout le cycle de l'olivier. Vie méditerranéenne.

L'arrivée de l'eau fut fatale à cet équilibre antique. Et l'arrivée du chemin de fer, aussi. On arracha les oliviers. On se mit à faire des fleurs. On substitua à une agriculture de subsistance une horticulture de plaisirs, à l'odeur épaisse de l'huile celle évanescence des fleurs. Pour le bonheur des hivernants on inventa l'œillet niçois, fils de l'eau et du chemin de fer. Nice devint la ville de l'œillet. Un peu moins Méditerranée. Un peu plus Côte d'Azur. Cela dura un temps. Aujourd'hui, du haut de la cascade, c'est à peine si on devine encore quelques reflets de serres sur les collines de Pessicart et de Magnan. C'est tout. A cause de la concurrence italienne, on dit. Mais c'est surtout à cause de la

pression immobilière qui met le prix du terrain à un tel niveau qu'y faire pousser des fleurs devient une forme d'héroïsme. La capitale de l'œillet a vécu. N'en reste qu'une nostalgie de cartes postales que viennent perpétuer, tous les jours, les quelques marchands locaux du cours Saleya. L'eau de la Vésubie, elle, (même si la décantation se fait dans les bassins, un peu plus bas, de l'usine de Rimiez) continue d'alimenter les quartiers nord de Nice. La cascade demeure. On ne sait plus très bien y démêler le vrai de l'artifice.

Je redescends.

Les mains et les poches déjà pleines de l'odeur camphrée des petites capsules d'eucalyptus tombées entre les feuilles. Des feuilles de cuivre, on dirait. Dont on pourrait, sans doute, recouvrir toute la cascade - et la nuit ce serait une étoile que l'on verrait de la mer.

A travers la dentelure des eucalyptus, la colline du Château, là-bas, sur l'autre bord de la ville, ressemble à une sorte de récif vert auquel la ville (et la mer) seraient venues s'amarrer.

Mais il faut bien consentir à entrer dans l'obscur.

Et pour en faire l'expérience, rien ne vaut la Porte fausse qui permet de passer de la perspective du boulevard Jean-Jaurès autrefois quai du Paillon (et il y avait d'épais platanes pour lui garder un peu d'ombre) à l'encaissement de la rue de la Boucherie, autrefois appelée *carriera Oscura*, rue Obscure, je ne l'invente pas. (C'est une polémique amicale que je déterre ici, puisque ayant introduit ce mot - "obscur" - dans le titre d'un roman qui se déroule à Nice, on m'a dit bien des fois à quel point ce terme convenait peu à cette ville. On voit que je persiste).

La Porte fausse est un lieu magique. Une porte, on sait ce que c'est. Mais fausse ? On s'attendrait à ce que ce soit une porte qui n'en est pas une : donc une porte qui ne s'ouvre pas. Une porte peinte sur le mur, comme ces faux-semblant qui prospèrent un peu partout, et on voit bien le gag de qui arrive un peu vite, croit que c'est une vraie porte, et se "paie" le mur. Rires des initiés. Sauf que c'est tout le contraire. C'est une porte fausse parce qu'elle ne ferme rien. Un passage. D'une rue à l'autre à travers un immeuble. Un simple passage privé, autrefois, mais qu'au grand dam de ses habitants tout le monde empruntait comme un raccourci. Du coup la ville a acheté l'immeuble, rendu le passage public, et l'a aménagé de sculptures, de céramiques, de quelques vers de Menica Rondelly - mais c'est la fontaine qui toujours attire, comme si elle était là pour renforcer le contraste de fraîcheur et d'humidité qui saisit celui qui vient d'échapper à la lumière tapageuse du boulevard.

On descend.

Peut-être ça qui renforce la magie. Ces différences de hauteur. Comme si on plongeait. Ou bien, dans l'autre sens, comme si on sortait à ce que l'expression consacrée appelle "l'air libre". En bas : l'air entravé ? On l'imagine mal à l'étalage de vêtements, de soies et de cuirs, qui se répand tout au long de la rue. Mais c'était...

D'un bout à l'autre de la rue, on dirait que c'est une seule boucherie, des étals de boucheries les uns à la suite des autres, les morceaux de viande accrochés au mur, ou comme des objets d'art disposés sur des tables, pendent aussi comme d'étranges serviettes éponge les tripes roses aux alvéoles humides, ou bien fripées, striées, lambeaux que l'on a du mal à imaginer sortis d'un corps animal, et ce serait plutôt d'immenses champignons comme ceux que l'on voit le long des troncs des arbres,

parasites tout autant que décoration, tous ces blancs différemment rosés, ou orangés (et on sait bien qu'il faut mélanger les différents morceaux pour donner au plat de tripes toute son assise), qui font un peu de lumière comme plus haut, accrochés au fenêtrage, les draps qui sèchent, et on dirait que c'est seulement un prétexte pour saisir la lumière d'en haut et en faire profiter le bas-fond de la ruelle, pour en révéler les couleurs, les jaunes et bleus des chemises et des fichus qui dansent comme des guirlandes dans les hauteurs, l'écarlate des viandes de bœuf, le carmin, tout l'arc-en-ciel des rouges sang, et à l'époque de chasse, ce sont les sangliers épais aux couleurs de terre végétale que l'on a accrochés par le groin, et surtout, surtout : comme des bouquets de fleurs, mais tête en bas, les plumes peinturlurées des queues de faisans qui couvrent les murs comme des drapés, et c'est pour ça que l'on guette du bout de la ruelle, qu'on s'arme de courage, parce qu'une fois lancé il ne faut plus faire attention à rien, courir, courir, l'œil fixé sur la cible, tant pis si en passant on donne des coups, le but c'est d'arriver le plus vite à hauteur de l'étalage, sauter, se détendre, attraper ce que l'on estime être la plus belle plume de faisan, tirer un coup sec, en général ça vient et il n'y a plus qu'à continuer à courir, le trophée en main qui viendra parer la coiffure d'indien - mais des fois la plume ne cède pas, toute la bête vient avec, on lâche tout (on n'est pas des voleurs!), ou bien c'est le boucher qui nous a vu venir, et alors tous les noms d'oiseaux qui vont parfaire notre éducation : *enfan de degun ! marida grana ! caga braïa !*

On savait bien disparaître dans l'obscur. De cette magie des passages - comme celui devenu Porte fausse - nous étions en quelque sorte les desservants. Il y en avait un peu partout. Véritables trous noirs où l'on se jetait (un peu de peur, courir, s'y cacher) et dont inlassablement on jouait du secret, traversant ici, revenant là, comme si c'était à passe-murailles. Jeu impossible aujourd'hui. Les entrées de ces rues secrètes sont toujours là. Mais toutes barricadées de portes à code digital.

Pourtant il en faudrait bien plus pour effacer les sortilèges de ces rues. On aurait beau repeindre couche sur couche, colmater, festonner, hygiéniser, faire dans le décorum, développer encore plus qu'il n'est le commerce touristique, les restaurants, les galeries, les soi-disant "spécialités", resterait toujours quelque chose de la pâte même du lieu, non pas "une atmosphère" comme on le dit, encore moins "une ambiance", mais sa matière-même, ce dans quoi il est pétri comme l'Adam le fut de terre, et cela, sauf à tout raser et à reconstruire, on se dit que rien ne pourrait le faire disparaître.

Lorsque, au début des années 60, il fallut raser des îlots d'habitations vraiment trop insalubres, l'idée fut de reconstruire dans le même esprit de maisons étroites, de placettes, d'escaliers, de logements populaires, où ceux qui vivaient là avant pourraient se réinstaller, et d'autres, comme eux, trouver où habiter. Ainsi furent construits les îlots au dessus de la place Saint-François, opération à marquer d'une pierre blanche car ce fut

sans doute une des seules dans l'histoire de l'urbanisme récent à ne pas prendre délibérément le contre-pied de l'esprit de la ville.

Ici, la vertu de la reconstruction réside en ceci : que fut préservé le caractère populaire du quartier qui n'est pas seulement une question de formes, de matériaux, c'est une question d'odeur, de goût en bouche (rien à voir avec le "bon goût" et le "mauvais goût").

Voilà : c'est un quartier qui tient en bouche, comme on le dit de certains vins. C'est un quartier qui sent. Qui court, qui crie, qui suinte. Où la rue - aussi étroite qu'elle est - n'est qu'une dépendance de la vie d'intérieur, cours, étendage, commerce, conversations. Le moindre bruit, c'est toute la rue qui en profite. Un échange de paroles, une discussion, simplement savoir le temps qu'il fait, les résultats de foot, si le petit va bien, et ça monte tout droit de la rue aux minuscules appartements des combles. Ça s'amplifie, se dilate, comme s'il fallait que toute la rue en profite, comme si, tout autant que pour se protéger de la chaleur, l'étroitesse des rues répondait à des exigences acoustiques, et on ne serait pas étonné qu'il y ait en certains endroits, comme on le voit dans les abbayes romanes, des emplacements où il suffit de murmurer pour que toute la ville entende.

Pâte populaire, oui. Et les rares palais perdus dans ces ruelles n'y changent rien. Il en faudrait beaucoup plus pour que ce soit Florence.

Ainsi : le palais Lascaris.

Au regard de l'histoire niçoise (celle d'avant la découverte de Nice par les Anglais, et l'invention de la Côte d'Azur qui s'en suivit) on peut penser qu'il s'agit d'un lieu de prestige. Peu importe que ce soit par alliance que les comtes de Vintimille héritèrent du nom de Lascaris et le substituèrent au leur - l'un d'entre eux, Guillaume (1261), pour prix d'avoir précipité sa chute, avait épousé une des filles de Théodore II Lascaris, empereur d'Orient. Après ce sera des amiraux, des poètes, des moines, des seigneurs, un Grand Maître de l'Ordre de Malte, jusqu'à ce Jean-Baptiste qui à la fin du XVII^{ème} siècle fait construire ce palais - de quoi faire briller des armoiries et remplir des livres d'histoire. Ce fut sans doute son but. Et on ne peut que s'émerveiller en le visitant de tant d'adresse à jouer des cours, des escaliers, des trompe-l'œil pour donner l'impression d'espace dans ce volume malgré tout réduit. Génois. Baroque.

Tout autour on construit des églises. La cathédrale Sainte-Réparate (1650-1685), le Gesù (1642-1650), Saint-Augustin (à partir de 1636), Saint-Jacques (Sainte-Rita - à partir de 1677). On imagine assez bien ce charroi de pierres et d'artistes, de couleurs et de sculpteurs. Et le palais Lascaris dans ce mouvement-là (1648-1680).

Est-ce, justement, de se retrouver isolé dans un mouvement artistique essentiellement religieux - religion qui, en ces temps de Contre-Réforme, vise

essentiellement, par les moyens artistiques et formels, à l'édification du populaire ? Est-ce de n'avoir plus aucun rôle à jouer dans la politique locale - c'est l'époque où de nouvelles familles sont anoblies par les Savoie et prennent le relais ? Ce qui fait l'ambiguïté du palais que fait édifier le Maréchal de Camp Jean-Baptiste Lascaris c'est le contraste entre les charmes intérieurs (les stucs, les plafonds, les sculptures, l'auto-personnification en personnages romains) et la discrétion quand on passe devant (de toutes façons, il y a si peu de recul, qu'à moins de se tordre le cou on ne voit bien que la porte - ou le soir, peut-être, quand c'était réception et que les grandes fenêtres du premier étage brillaient de la lumière des torchères). A la même époque, c'est en pleine campagne, au Piol, que les Thaon de Revel, bourgeois récemment anoblis, font construire leur palais. Lascaris, lui, se plie au tracé des rues existantes. Si bien que l'on pourra sans mal le découper en appartements lorsque, à la Révolution, le palais sera vendu.

L'étonnement du jeune guide quand je lui dis que le palais n'existait pas quand j'étais enfant ! Mais monsieur, ça date du XVIIème ! Je lis dans des notices que, racheté par la Ville de Nice en 1946, la restauration commença en 1963, ouverture au public en 1970. Ce devait donc être en travaux quand au détour de nos courses poursuites nous dévalions la rue Droite, fuyant la vindicte des bouchers auxquels nous avions dérobé l'insigne indispensable de nos trophées d'indiens. Mais plus tard, quand ce fut ouvert ? Si peu mis en valeur qu'on n'y fit pas attention ? Ou bien on était bien trop occupé de choses autrement plus importantes ? Au croisement de la rue Centrale et de la rue Mascoinat je sais des volées d'escaliers, raides, sans stucs ni trompe-l'œil, qui m'attiraient beaucoup plus (mais peut-on parcourir une ville comme la nostalgie d'une carte du tendre ?). Je me contente d'insister auprès du guide. Je ne peux dire plus vrai : Oui, ce palais n'existait pas. Pas plus, d'ailleurs, que tout ce baroque dont on cherche aujourd'hui à s'enorgueillir et que l'on restaure à grands frais. Plus neuf que neuf. A la limite du factice et il suffirait de peu pour que ce soit comme d'un Disney Land, sorte de Parc Baroque, avec musique continue (dans une des pièces du palais Lascaris un clavecin que je crois ancien - Très ancien, dit l'instrumentiste, 1960, je n'étais pas encore né - Moi si).

Difficile dialogue d'une ville avec son histoire. D'autant qu'ici, c'est histoire clivée. Deux mondes que l'on a du mal à concilier : celui de la bourgade nissarde et populeuse, celui de la métropole touristique-balnéaire.

Qui regarde qui ?

Pour nous, le Vieux-Nice s'appelait *babazouk* - nom dont personne, aujourd'hui encore, n'a pu me donner l'origine. Moitié *baba* - et *babi* c'est les crapauds. Moitié *souk*. Avec tout le mépris qu'on devinait dans ce nom. Du coup il fallait bien s'en emparer,

s'inventer soi-même une identité *babazouk*. Identité que, d'une certaine manière, j'usurpais, puisque bien que demeurant de ce côté-ci du Paillon, je venais de la rue Saint-François-de-Paule qui n'en fait pas vraiment partie. (Pas anodin de souligner que le seul journal satirique niçois a choisi le nom de "Babazouk" comme bannière - un peu comme à s'auto-désigner indiens).

Le fin-fond du *babazouk*, c'est le Malonat. Et parler, se conduire, jurer "comme au Malonat", c'est, dans les bonnes familles, se laisser gagner par cette pâte de mauvaise éducation dont l'accent est la plus rédhibitoire manifestation. Tu viens du Malonat ? Comme une insulte.

Pourtant un des endroits les plus justes de toute cette vieille ville. Rue étroite, elle aussi. Mais qui monte. Montrant qu'à l'intérieur de cet entassement de vies il est quand même possible de s'élever, de trouver horizon. Double horizon, si l'on peut dire, puisque au plus haut, la rue qui vient buter sur la roche du Château s'ouvre en oratoire : celui que les habitants du Malonat ont consacré à Notre-Dame-de-Bon-Secours pour la protection qu'elle leur a apportée lors du choléra de 1834. Mais horizon aussi quand on se retourne puisque, malgré l'étreinte étroite des maisons, c'est aussitôt le regard par dessus les toits, en plein ciel - là on comprend ce que ces rues ont à voir avec des canyons, des clues, l'encaissement et la lumière, le bas-fond et la crête, et cet étrange paradoxe d'être serré sans être enfermé, d'être tenu sans être captif.

On dit que le nom de Malonat vient des malons, ces carreaux de terre cuite rouge dont on recouvre le sol des maisons. Le sol des rues, aussi. Pour ça que l'on a du mal à décider si le nom vient de ce que, ici, on fabriquait ces malons, ou bien parce que la rue en était pavée. Et du coup "malonat" c'est comme d'une principauté. Ou mieux : un ordre. L'ordre des "malons" - et le "malonat" ce serait l'ensemble de ceux pour qui ce mot fait sens.

Ce mot de "malons". Il n'y en avait pas d'autre pour dire ce qu'ailleurs on appelait carrelage, tommettes. Mais on ne savait pas bien quel usage on pouvait en faire hors de la maison. L'utiliser dans une rédaction à l'école ? Je ne m'y suis jamais risqué. Et même aujourd'hui il en est quelques-uns comme celui-ci (mais plutôt liés aux activités agricoles) dont l'utilisation conduit aussitôt à un bras de fer avec le correcteur. Comment l'écrire ? Avec guillemets ? En italique comme le mot d'une autre langue ? Avec note explicative en bas de page ? Comment accepter que sa propre langue (et pour un enfant élevé par des femmes dans des cuisines aux malons mal joints, pratique pour jouer aux billes, on en enlève un et ça fait le trou : quoi qui lui soit plus propre que les mots de cette langue-là, de cette vie-là ?), comment accepter que ce qui vous est propre soit relégué en bas de page, nécessite italiques ou guillemets ?

Est-ce la position géographique de Nice qui y fait penser : tout en bas de carte, en bas de page, comme une note, une annexe ?

Hervé Barelli, un des principaux historiens de "l'identité niçoise" le rappelle non sans malice : "Niçois d'Ombrie ou du Piémont, d'Angleterre ou d'Arménie, d'Oran ou de Malte, de Corse ou du Rouergue, ils aiment Nice. Ils ont appris cet amour des Niçois du Malonat, de Riquier ou de la Vésubie. Ensemble, Niçois de toutes convictions, ils habitent, comme on dit d'un homme qu'il est habité lorsqu'une flamme l'anime, non la Côte d'Azur - Parlez-vous l'azuréen ? aurait pu nous demander Etiemble - mais une cité et une terre. Nice et son Comté. Tout n'est ici que sentiment. Les aléas de l'histoire politique ont placé Nice et son comté au sud de la France. Un autre agencement de circonstances aurait pu l'installer au nord de l'Italie. Les Niçois ne sont donc des Méridionaux que par géométrie."

Est-ce cette géométrie qui impose bien souvent une existence en italique, sans trop savoir à quelle langue elle appartient ?

Détour.

Retour.

Montée.

Pente raide pour monter au Château.

Et sa cascade qui est l'écho sinon copie de celle de Gairaut.

Monter encore.

Bien sûr, ce n'est guère plus qu'un jardin public, et plutôt mal aménagé pour une telle fonction (c'est du moins ce que j'ai lu sous la plume de paysagistes patentés). C'est sans doute ce qui me plaît. Ce fouillis. Cette sorte de parenthèse en pleine ville pour les chats, les amoureux et les gosses qui crient (quand bien même ce sont des espèces qui se repoussent les unes les autres). L'avantage du Château, c'est que justement on ne sait pas trop ce que c'est. Rien n'y paraît sérieux. Et surtout pas ce qu'il reste de ruines (l'emplacement supposé de l'ancienne cathédrale Sainte-Réparate, je crois), si peu mises en valeur qu'on dirait le dépôt abandonné de quelque tailleur de pierre. Est-ce une illusion ? On dirait que les chemins de traverses n'ont pas changé de place que nos exploits traçaient entre les buissons, planques, glissades, surveillances, batailles à coups de mottes de terre, de pommes de pin - et les pignons écrasés d'un coup de pierre et aussitôt avalés comme le viatique de quelque opération survie ! Sans doute cela n'est-il identique que dans ma rêverie, mais ce qui est réconfortant c'est de voir que les principes en ont subsisté, d'autres chemins, oui, d'autres passages, d'autres enfants, mais la même liberté de vagabonder hors les "aires de jeux" pré-inventées.

Se dire qu'ici on peut déambuler en poète ?

Est-ce que ceci a un rapport ? La terrasse la plus haute est dédiée à Friedrich Nietzsche. Difficile de l'imaginer dans cette confusion de touristes et de cartes postales (le paradoxe veut que ce soit le seul endroit du Château à avoir pareille fréquentation). Et d'ailleurs, rien ne dit qu'il y soit venu. Au mieux, en se penchant par dessus la

rambarde qui surplombe la ville, on pourrait deviner ici et là les rues et les meublés où il logea au fil des ans et des séjours.

Citer quand même, dans les lettres qu'il écrivit d'ici.

1 - *J'éprouve un besoin impérieux de Nice; je ne saurais le nier.*

2 - *Je jette un coup d'œil à ma gauche : mer bleue, plus haut une chaîne de montagnes et, tout près de puissants eucalyptus. Ciel lumineux.*

3 - *S'en dégage, quelque chose qui me dit : Ici tu es à ta place.*

Mais ce qu'il préférait, c'étaient les longues marches sur les sentiers de bord de mer. Jusqu'au cap de Nice. On ne le voit pas de là. Il faut changer de bord. Gagner sur l'autre flanc de la colline les terrasses qui surplombent le port. En face, c'est le mont Boron - qui devient cap au moment où, comme l'écrit Nietzsche, *la presqu'île s'allonge dans la mer.*

La mer, cette fois. Et plus possible de trouver des raisons pour détourner le regard.
Il faudra bien consentir à la blessure.

Bien sûr, tout ce que j'ai dit est vrai - que le niçois est étranger à la mer, que d'une certaine manière elle l'énerve, elle l'inquiète, peut-être finit-il par penser qu'elle est trop grande. Sa mesure, c'est cette ronde de collines qui enserrant non pas son rêve mais, disons, son bonheur, et il suffit, du bras, de continuer le mouvement, pour signifier de manière explicite à quelles dimensions on souhaite que la mer s'en tienne. Baie des anges. Voilà la figure dans laquelle on l'accepte. Une baie. Un peu plus qu'une simple rade (ce qui met quand même au dessus de Villefranche) mais bien moins qu'un golfe dont l'ouverture est déjà comme une menace. (Qu'on ne se méprenne pas : il n'y a aucune ironie dans ce que je dis là, encore moins de mépris. Parlant de la ville c'est de moi aussi qu'il s'agit. Je m'associe à ses travers beaucoup plus qu'à ses gloires. J'essaie de comprendre comment tous ces travers au lieu de la condamner la rendent fréquentable. Humaine, trop humaine. Et sa peur du grand large, c'est en moi que je la reconnais !)

Oser dire qu'ici la mer - une baie - est comme un fruit ?

C'est dans ce rapport, en tout cas, que le dialogue s'installe. Et si, bien des fois, la vague se fait colérique et lève les galets comme des armées mercenaires qu'elle lance par dessus les digues, c'est comme un caprice qu'on le comprend - "Elle fait sa star!" Encore un peu et on insinuerait que son principal objectif, c'est de faire la une de "Nice Matin". Dérision, oui. Ou plutôt : manière de la tenir à distance. C'est ça l'incomparable avantage de pouvoir la regarder du haut des collines. Elle paraît si commode quand on la voit s'étendre comme un tapis de myosotis que l'on aurait mis à sécher au soleil. On ferme les yeux, elle n'est plus là. On se retourne, on peut finir par l'oublier. Et d'ailleurs, celui qui sur sa *ribe* est en train de bêcher, que sait-il de la mer ? Celui qui secoue les branches de ses oliviers pour tirer bénéfice de la patience du fruit - et ce n'est pas très différent de qui récolte le miel au rucher - que sait-il de l'inquiétude qu'elle fait naître dans les yeux de qui la regarde de trop près ? Oui, c'est ce mot : distance. Peut-être ça qui rend la cohabitation possible. Sans quoi ce serait insupportable pour les nerfs. Comment pourrait-on vivre chaque jour dans la terrible conscience de cette puissance qui veille, endormie certes, apaisée le plus souvent et du plus bel effet dans le décor -

mais qui (et on sait bien qu'un jour où l'autre preuve en sera faite) sous son aspect charmeur est une manière de gouffre.

De la ville à la mer, c'est toujours ce rapport de pente - qui effraie, ou qui grise. Et même la rondeur alanguie des galets dévoile, pour qui s'avance dans l'eau, l'instabilité menaçante d'un vide. La grève n'est jamais que cette part de répit que s'accordent la verticale de la mer et celle du rocher. Mer verticale. On le voit bien à ces moments de vue profonde quand au delà de toute la dynastie des verts, des bleus, leurs alliances, leur fougue - se révèle l'ombre inquiète, le presque noir de fonds que l'on sait immaîtrisés. Et même si, aujourd'hui, on fait mine de s'y aventurer (traînent les bateaux aux coques transparentes comme des aquariums, et les plongeurs sont nombreux à ajouter leurs bulles aux étincelles de mer) c'est comme ceux qui marchent au bord d'un volcan. La déflagration viendra. L'irruption des fonds. Le Léviathan est toujours aux aguets.

Est-ce pour entrer en dialogue avec lui ? Le 20 octobre 1968, fut immergée à la pointe de Rauba Capeu (une plaque est là pour en tenir la mémoire) une statue représentant Notre-Dame-des-Fonds-Marins, oeuvre du sculpteur Alfred Gualtierotti. Qu'attendaient-ils d'elle, ceux qui procédèrent à pareille noyade ? Qu'elle les tienne quitte de la menace ? Ou qu'en ces fonds hostiles elle établisse le règne de son corps maternel (*Regina caeli*, elle l'est déjà) pour accueillir tous ceux qui, tôt ou tard, y seront engloutis - "maintenant, et à l'heure de leur mort" ? En tout cas, faute de prière, ce que l'on peut saluer c'est le geste du sculpteur offrant son labeur à l'oubli, et désignant peut-être ainsi ce qu'il devrait en être de toute oeuvre.

Cette pente, donc.

Arrivant sur le port, c'est elle que je cherche. Pente de halage pour les bateaux de pêche - ces "pointus" aux lattes de bois bien visibles, peints de blanc et de bleu, que j'ai toujours trouvé ressembler à des poissons à qui on aurait coupé la queue - et il devait y avoir une sorte de treuil pour les tirer de l'eau. J'avais dû m'installer sur le bord avec ma canne à pêche pour ne pas gêner leurs manœuvres. Bords moussus. Et cette germination de petites moules qui craquaient sous la sandale. C'était la première fois que je venais là. La première fois que je pêchais. (je ne sais même plus où j'avais trouvé cette canne). J'avais cédé à l'incitation d'un ami à qui je tenais particulièrement. Mon inexpérience était totale. Ma maladresse. Il m'avait dit : Mets-toi là, c'est un bon endroit. Est-ce en voulant dégager le fil et l'hameçon pris dans quelque coquille de moule ? Ou de vouloir m'approcher un peu plus de l'eau pour faire comme lui (mon ami) qui pêchait les pieds dedans ? Arriva que mon pied glissa. Que j'en perdis la canne. Que voulant la rattraper je glissais un peu plus. Glissait encore. Plus rien ne pouvait retenir ce petit corps de gosse (le mien) que je voyais comme dans un film être emporté vers l'eau. Dans l'eau. Au fond de l'eau. Quand je refis surface, au lieu de l'inquiétude que je pensais légitimement voir sur le visage de mon ami et des pêcheurs qui l'entouraient, ce fut ce

spectacle avilissant de rires et de moqueries. Tant bien que mal, je sortis de l'eau. Trempé, je fuyais, laissant en plan canne et ami. Je n'ai plus jamais pêché dans ce port. Mais j'avais fait l'expérience de la pente - et plus d'une fois, en rêve, ce fut expérience renouvelée.

J'ai du mal à retrouver l'endroit.

Il y a bien, amarrés à un quai flottant, toute une flottille de pointus, mais ce sont, repeints à neuf, des pointus de plaisance, un peu comme ces clubs de vieilles voitures, nostalgie de l'ancien, garder la mémoire. Je peux me moquer ! Mais moi, je cherche quoi ici ? Une chose est au moins certaine, c'est que je ne cherche pas à renouer avec des nostalgies de départ. Pourquoi n'ai-je jamais pensé que de ce port on puisse partir ? Le transport pour la Corse qui faisait l'essentiel de son activité (et qui le fait encore : à quai, les ferries au ventre béant attendent leur cargaison de voitures, de camions, trafic multiplié par ces navires à grande vitesse au fuselage d'avion, dont la vitesse justement, à proximité des côtes, est suspectée de provoquer des vagues géantes que redoutent les baigneurs) ce va-et-vient quotidien ne m'a toujours paru être qu'une forme un peu élargie de cabotage, une île un peu plus loin que celles de Lérins, du plaisir à y aller, mais rien à voir avec l'idée de partir. Je n'ai jamais imaginé que l'on puisse s'en aller d'ici autrement que par la gare (les annonces de destinations de train m'ont toujours fait rêver) ou par la route (et alors c'était l'image de cette nationale 7 qui d'un trait conduisait à Paris).

Pourtant les drapeaux et les noms peints sur certaines coques - Nassau, Panama - pourraient être propices à la rêverie marine. Mais non. Parce que ce sont de lourds bateaux pour croisières de luxe dont le pont supérieur est désormais à hauteur des toits des immeubles du port (et ce sont les riches oisifs qui regardent de haut l'affairement des autochtones dont certains avaient pu rêver de prestige à simplement habiter dans ces maisons patriciennes du port) et qu'on ne se voit pas s'aventurer en pareille compagnie ? Le seul navire marchand - celui immatriculé à Panama - a beau rappeler les minéraliers et les cimentiers qui, autrefois, donnaient l'impression d'une présence dans le port du père lui-même (qui travaillait dans une des usines de ciment de la vallée du Paillon) il n'invite pas au voyage. Y aurait-il eu - comme à Gênes, à Marseille - quelque transport à destination de l'autre rive, des ferries pas très différent de ceux qui vont en Corse, mais en partance pour Alger ou Oran peut-être aurait-on rêvé d'embarquement, peut-être l'aurait-on fait. Mais Nice est un port en rupture d'autres rives. Comme écarté du dialogue que vaille que vaille, guerre ou paix, l'Europe en cette mer entretient avec l'Afrique.

Mais ça n'a pas toujours été comme cela. Il y eut des temps où l'envie de partir pouvait saisir ici des gamins aussitôt mousse et un jour capitaine, corsaire, amiral. Corsaire niçois, ça paraît impossible. Il y a une rue, pourtant, pas très loin du port, qui

perpétue la mémoire de l'un d'eux, Joseph Bavastro (1760-1833), il fit la chasse à ceux que l'on appelait les "corsaires barbaresques", secourut Masséna enfermé dans Gènes, fit la course aux Anglais en Méditerranée, participa à la prise d'Alger en 1830, et c'est là qu'il mourut.

Aujourd'hui où il est question d'agrandir le port pour l'ouvrir encore plus largement aux fastes des croisières de luxe, on peut se demander si, une fois encore, Nice ne court pas après un destin qui ne pourra jamais être le sien.

Ainsi. Au milieu du XVIIème siècle, on réalisa que l'antique port de l'anse Saint-Lambert (le port originel, de l'autre côté du Château - aujourd'hui les Ponchettes) à cause d'ensablement, ne pouvait plus permettre le développement prodigieux du commerce que l'époque promettait - et donc la prospérité de la ville. On voulut un vrai port. Et ce fut (1750) le creusement et l'endigement de ce qui n'était jusque là que marécages insalubres. On fait tomber la pierre du rocher du Château transformé en carrière. On la transforme en môles, en digues, en quais. En quelques années, le port est aménagé. La ville s'étend qui vient de détruire ses remparts. Nice est le seul port des Etats de Savoie. Les marchandises viennent de toute la Méditerranée et remontent à travers vallées et montagnes sur Cuneo, Turin, Chambéry aussi. Mais l'histoire est facétieuse qui, à peine le port terminé, fait de Nice une ville française (entrée des troupes françaises en 1792, annexion en janvier 1793, création du premier département des Alpes-Maritimes), et qui, en 1815, alors que l'on pourrait croire que le traité de Vienne, mettant un terme aux expansions révolutionnaires et napoléoniennes, va rétablir la situation antérieure (Nice revient à la Savoie), bien au contraire vient mettre un terme à ce rêve d'expansion économique puisque dans le même mouvement, la république de Gènes est aussi cédée aux Savoie qui, dès lors, n'ont plus besoin d'un pareil port de commerce à Nice.

En guère plus d'un demi-siècle le destin maritime et méditerranéen de la ville est scellé.

De là, sans doute, ce côté hors dates du port. Vieilli. Usé. Endormi on peut croire. Incapable en tout cas de rivaliser avec le flambant neuf des bâtiments de luxe plus hauts que ses propres immeubles. Impossible dialogue, on dirait, entre les vieilles façades aux charmes ridés et le blanc brillant des coques, les cuivres étincelants, l'activité permanente des marins sur les ponts, les effluves de musiques et de fêtes, certains jours, auxquels les vieux quais ne peuvent opposer que l'excitation des terrasses surpeuplées, l'été, des restaurants en enfilade, ou bien, au matin, dans l'attente d'un soleil dont on devine à peine le mouvement de l'autre côté de la colline, ces batteries de jets d'eau conquérants - puissance de feu bien supérieure à celle des marins briquant les ponts - qui, au premier soleil, et avant que la chaleur ne vienne tout assécher, feront les quais aussi brillants que les cuivres prétentieux des *Golden Odyssey*.

Au pied de la colline, surmontant ce qui fut peut-être la capitainerie du port - et accueille aujourd'hui Yacht-club et services de sauvetage - c'est un clocher à l'horloge aveugle qui accueille les bateaux.

Plus loin c'est le cap.

L'ombre règne encore sur les trottoirs lavés à grande eau. Flaques. Petits ruisseaux dans les caniveaux. Faire attention de ne pas se faire arroser par les employés municipaux qui, tout à leur ouvrage, ne semblent pas vous voir.

Boulevard Franck Pilatte.

Ici la ville s'offre sans détours à la mer. Mais est-ce encore la ville ces contreforts du mont Boron auquel sont venus s'adosser tant de villas d'apparat ? La plus voyante, c'est celle que l'on appelle "château de l'Anglais", gâteau de sucre rose fortifié que fit construire un certain Robert Smith, colonel de l'armée des Indes, mais il avait aussi acheté toute la pointe du mont Boron, acheté la terre et la mer, la vue aussi, et c'est d'ailleurs bien ça que l'on vient payer ici si cher. Ce privilège de voir !

Dire que ce privilège nous l'avions "de naissance" - ou plutôt : de baptême - nous qui venions ici dans ce qui s'appelle aujourd'hui "Maison du Séminaire", pour des retraites, des réollections ? C'étaient des journées où l'on passait sans transition du jeu à la prière, de la chapelle aux fresques rouge sang aux activités dans le parc, de la préparation du sketch pour la veillée aux introspections, actes de contrition, et cette violence quand on échappait à l'odeur moite et vieillot du réfectoire et des dortoirs pour se donner, par delà les chevelures parme des bougainvilliers, par delà les eucalyptus dont les feuilles crissaient comme si c'étaient des cigales, par delà la barrière, la grille, qui retenaient les corps (et un peu de la vue) : à cette mer immense qui aux jours de grand vent (cette queue de mistral qui vient, on dirait, buter sur le mont Boron dans un dernier effort) semblait ne faire plus qu'un avec le ciel, avec l'air lui-même, nuée de mer si l'on peut dire, non pas le feu, non pas la lumière que l'on voit dans les textes sacrés, mais ce bleu, ce bleu, dans lequel tout devait se confondre - et c'était la couleur même de nos émois d'enfants, émois de corps, émois de l'âme, comme si tout ce qui, désormais, devrait compter pour nous ne pourrait jamais avoir que cette couleur là.

Don. Reçu. Gratuit. Et que nous importait, alors, les mystères des villas milliardaires ! Ce que nous jalousions, en revanche, c'était la main-mise qu'accordaient de pareilles demeures sur les rochers fringant à fleur d'eau. Même les lieux publics (La réserve, Coco Beach) semblaient réservés à d'autre que nous. Nous, nous appartenions aux galets.

Plus tard, lorsque certains, parmi nous, firent le choix de devenir prêtre et, du coup, logèrent ici le temps de leurs études, la plaisanterie voulait que l'on attribue cette vocation au privilège qu'elle conférait, justement, d'habiter en pareille présence. Parce que de la fenêtre de certaines chambres, c'était, à s'y méprendre, comme d'un phare.

Le soleil n'est pas encore venu jusque ici. Je marche à ses devants. Un bout de sentier a été bétonné entre les rochers. Dans la vague qui danse et chahute la pierre, quelque chose fait penser au feu, à la flamme. Seul, dans la même découpe que l'extrémité du cap qui semble retenir le soleil un instant encore : un pêcheur. Et ce fil invisible qu'il tient d'un dialogue immobile avec la mer. A moins que la canne, le fil, ce soit pour se faire un peu plus grand, à hauteur de ce qui l'entoure, les rochers, le cap, et la mer un peu moins inquiétante quand, d'un coup, le blanc d'écume y fait naître le soleil.

Est-ce un signal ? Le pêcheur ne bouge pas, mais dans les plantes des rocailles, les oiseaux se sont mis à glousser. Et comme sur une scène dont le rideau se serait levé, apparaît maintenant (on dirait que c'est l'avancée du soleil qui le pousse de vague en vague) le mince trait blanc d'un bateau de pêcheur qui à quelques encablures du bord relève ses filets. Le chemin bétonné s'arrête. Plus loin les rochers sont à vif. Tout de blanc hérissés. Lames. Pointes. Découpes. Entailles. Un homme, nu, s'applique à l'exécution de mouvements de gymnastique. Et on se dit que tout cela - la mer, la roche blanche, le pêcheur solitaire, le pointu silencieux de celui qui relève les filets, l'homme nu - tout cela c'est peut être un peu trop.

Mais ça veut dire quoi ce "trop" ? Comme si on refusait - une fois encore - de se laisser prendre au chant des sirènes ? Il n'y a pourtant rien de "fabriqué" dans ce que l'on peut voir. Est-ce cela qui effraie ? Que cela puisse être - aussi - en cet état que l'on dirait premier d'un monde d'avant notre monde ? Et peur que ce ne soit que la parcelle éblouissante qui viendrait obscurcir la compréhension que l'on a du monde - de cette ville ? Peur peut-être plus profonde, encore : qu'ayant vu ça, qu'ayant laissé retentir en soi l'existence si proche de cet univers à portée de main, on ne puisse plus s'en défaire, s'en détacher. On reste, oui : médusé. Peut-être ce sont les Gorgones. Et tous ces rochers blancs - on leur trouve maintenant d'étranges similitudes humaines - les corps changés en pierre de ceux qui les ont fixées trop longtemps.

On s'en va. (Dire que l'on fuit ?)

Cent soixante-huit marches plus haut on retrouve la circulation de la Basse-Corniche, boulevard Maurice Maeterlinck. Mais pour lui, le poète flamand, reconnu, encensé, nobélisé, venir ici, s'installer ici dans cette extravagante maison Orlamonde aujourd'hui disparue : n'était-ce pas pour vivre hors le monde - face à la mer, face à la mort ?

On voit bien, à se laisser ainsi capter par l'équivoque de la mer, qu'elle a bien autre chose à offrir que ce bleu de nappe bien repassée sur laquelle on s'étend pour prendre le soleil.

Le bleu est une couleur récente en Méditerranée. Homère ne la connaissait pas pour qui la mer était "vineuse" ou "violette", ou "flot noir". Ce fut d'abord, sous

l'influence arabe, la couleur d'une pierre (lazul). Ce fut une couleur lointaine (couleur - teinture - venue d'outre-mer). Ce fut le reflet du ciel (céruleen - de caelus). "Bleu" est venu du nord (blau) quand on se rendit maître de la couleur - et encore était-ce à grand prix : dans les contrats de commande de rétable faites à des peintres comme Bréa, on précisait la quantité d'or et de bleu qui devait être utilisée. La valeur (marchande) d'une oeuvre tenait à ses ors et à ses bleus.

L'or et le bleu.

Question de peinture.

Et d'ailleurs c'est Monet (1883) qui va ouvrir les hostilités. "Quel soleil. Il faudrait peindre avec de l'or et des paillettes". Venu voir Cézanne à Aix, il poursuit jusqu'à Bordighera. Puis revient à Antibes. Ne s'arrête pas à Nice, mais balaie en quelque sorte le périmètre de la question : question de la lumière, question de la couleur, que les peintres dès lors ne vont cesser d'assiéger. Bien sûr, la peinture n'étant pas hors l'histoire, ce mouvement est contemporain de l'invention de la Côte d'Azur. Pourtant, lorsque, après avoir dépassé les cohortes de villas qui ceinturent le bas du mont Boron, on atteint ce moment où la forêt prend tous ses droits, jeux de pins et de chênes verts, forêt méditerranéenne que l'on dirait miraculeusement préservée à l'entame de la ville juste là en contre-bas, lorsque dans le vert presque opaque des feuillages *semper virens* ce sont ces trouées de bleus mer qui, à Bordighera, impressionnaient déjà Monet, on en vient à se demander si, de manière presque inconsciente, cachée, ce n'est pas la peinture qui a, sinon inventé ce paysage, du moins construit la vision que nous en avons (comme Cézanne a bâti notre regard sur la Montagne Sainte-Victoire à tel point que lorsque le feu l'a ravagée et qu'on entreprit de la reboiser, les techniciens des forêts ne purent qu'affirmer qu'ils allaient le faire "comme Cézanne l'a peinte").

Parce qu'à la suite de Monet, c'est toute la peinture du siècle qui va se précipiter au devant de ce paysage – Renoir, Signac, Bonnard, Matisse, Picasso, Chagal, Masson, de Stael. Ruée vers l'or, vers le bleu, vers la lumière. Ce qui attire ici tous ces peintres du nord, c'est moins la question du paysage que celle de la peinture elle-même. Ils se précipitent sur ce "motif", comme disait Cézanne, à l'instant précis où, justement, la question centrale des peintres ne va plus être le "motif" (le sujet) mais la peinture elle-même, formes et couleur. Accourus à l'excitante lumière d'un paysage, ils vont n'avoir de cesse (le vieux Matisse, Picasso) de la tenir à distance de l'autre côté du mur, de l'autre côté des persiennes fermées. Portes fermées, volets clos, ils pouvaient encore en accueillir la leçon. Et peindre la lumière dans le noir.

Fermer les yeux pour voir.

Bien sûr, le "Midi" vers lequel les peintres vont se précipiter est bien plus large que Nice. N'empêche. On pourrait dire que si Antibes y a joué une telle place (Monet, Picasso, Masson) c'est d'être justement la ville-d'en-face, celle d'où on peut profiter le

mieux de la vision du mystère d'ici. Et d'ailleurs, c'est à Antibes que, symboliquement, ce mouvement va prendre fin, le jour où Nicolas de Stael venu là pour tenter de retrouver "la fulgurance" face au paysage d'eau et de ciel, n'aura d'issue qu'à s'y jeter, confondant tout - vie, peinture, paysage. "Pour trouver la grande lumière, je dois me débarrasser de ma carcasse d'homme". Point final.

On monte encore. A travers cette forêt qui ne semble sans doute si "naturelle", si "primitive", que parce qu'elle est artificielle. Longtemps, pour des raisons de défense militaire, le mont Boron fut interdit aux arbres (il fallait voir du plus loin possible l'arrivée de l'éventuel ennemi). C'était un lieu de pâturage. C'est seulement après le Rattachement à la France, que dans le mouvement général de reboisement entrepris par le Second Empire, on planta ici des pins – arbres les plus propices à ce relief sans terre et sans eau. Sur une photo de 1885 on voit clairement les lignes de plantation des jeunes pins d'Alep. Et on se dit que n'est peut être pas hasard si c'est à la même époque que Monnet ouvrit la ruée vers l'or des peintres vers le Midi. Ce qui se plante et ce qui se peint participant d'un même regard.

En tout cas, ce qui se joue ici est quelque chose de rare. On dit "grec" - mais ça ne veut pas dire grand chose (pas plus que lorsque, ailleurs, on dit "toscan" ou "baroque"). Manière de chercher à donner une intensité particulière à ce que l'on voit. Manière de l'arracher à la superficialité d'un simple décor. Ce qu'on veut dire, peut-être, c'est qu'à faire, ici, effort de contemplation, on parviendrait à approcher quelque chose et du tragique et du mystique qui depuis l'Enéide invente la Méditerranée.

Ou sinon Empédocle - la paire de sandale abandonnée avant de se jeter dans le volcan (dans la mer, c'est tout comme).

Dans ce décor que les brochures touristiques disent "de rêve", "paradisique", il n'y a regarder tout le long du chemin ces systèmes d'arrosage plantés à distances égales pour comprendre que ce qui lie le plus intensément cette forêt exceptionnelle au soleil auquel elle semble rendre un culte : c'est le feu, Zeus vengeur, qui poussé d'un coup de vent pourrait tout faire disparaître.

Des joggers passent. Accoutrements chamarrés.

Une femme que l'on dirait à peine levée, mais déjà à la main des sacs pleins de pain dur (et de croissants, on dirait ?) qu'elle écrase du talon à l'intention des oiseaux.

On arrive place du Mont Boron.

Et quand on bascule sur l'autre versant, c'est tout en bas la ville, et l'emprise des gares surtout (Riquier, Saint-Roch), ce qu'il reste d'un tissu industriel, artisanal, ville laborieuse comme n'importe quelle ville.

Comme si la mer n'existait même plus.

Est-ce que l'on est de Nice ou simplement d'un quartier - Riquier, Saint-Maurice, La Madeleine ? Et lorsqu'on est de l'Ariane, on est d'où ? Au moment où je vais monter dans le bus qui y conduit (ligne 6) deux filles qui de toute évidence, en viennent, me demandent : Pour aller à la plage ?

Si loin de l'Ariane à la mer ?

Autrefois, c'était toute une plaine agricole qui profitait de la richesse des alluvions du Paillon. Il en reste encore des traces ici et là. Bouts de jardins, plutôt. Fragments de paysage rural autour de cabanons qui ont grossi en maisons. Mais l'essentiel, ce sont ces bâtiments rassemblés là au fond - bâtiments longs, bâtiments hauts - comme une troupe d'éléphants, on dirait, serrés les uns sur les autres pour se tenir confiance. Faire corps.

Cité comme on en voit partout.

Tout le long du Paillon on peut lire la progression historique de ces quartiers populaires qui ne sont, finalement, que la prolongation de la vieille ville et de sa part la plus laborieuse, la plus cosmopolite : le Port.

Riquier, Saint-Roch, Bon Voyage. Cette impression qu'on pousse toujours plus loin. Et L'Ariane en dernier.

Bien sûr, il faut que la ville s'agrandisse. Et la place manque avec tous ces ressauts de collines. On investit les vallons. Et quand cela ne suffira plus c'est la vallée du Var qui sera colonisée. Parce qu'à cette ville d'apparat, de tourisme et de fastes, à ces ors, à ces bleus, à ces maîtres qui peignent, à ceux qui font bâtir - il faut bien tout le cortège des petites mains, mains fines ou calleuses, ménage ou terrassement, il faut bien que ça nettoie, que ça entretienne, que ça fasse fonctionner des bureaux, la police, l'électricité, que les jardins soient tenus, les façades repeintes, il faut bien tous ces gens que l'on n'appelle plus "nos gens" comme autrefois mais qui le sont pourtant, et ce sont le plus souvent des familles nombreuses comme on l'est chez les pauvres.

Il fallut donc construire.

Jusqu'au plus fond des vallons.

Là, pour ce qui est de la vallée du Paillon, c'est tout le long d'une route antique par où, remontant la vallée, on gagnait les cols et plus loin le Piémont. Passage. Charroi.

Les immenses piliers de l'autoroute surplombant aujourd'hui les immeubles semblent dire que, sur le fond, rien n'a vraiment changé.

Le fleuve est toujours là.

Le fleuve, oui, même si ça peut faire sourire un tel nom pour si peu d'eau. A peine un filet de torrent qui se perd dans les galets, les joncs, les herbes sèches - les détritus aussi (vieille fonction des fleuves à servir de décharge). Du coup la tentation est grande d'empiéter sur son lit pour gagner de la place à construire. Et le risque, alors, lorsque viennent les pluies d'orage et que le fleuve dévoile sa vraie nature de torrent. (Savoir quand même qu'autrefois il y avait un homme à cheval dont l'unique fonction était de galoper en avant de la crue pour prévenir bugadières et vanniers : *Palhon ven ! Palhon ven !* Il valait mieux vite déguerpir.)

Aujourd'hui on se tient à l'abri de digues.

Les premiers habitants de la cité nouvelle (quand les agriculteurs, qui profitaient de l'eau du canal des "arrosants" furent repoussés pour qu'on puisse construire) ce furent les gitans, gens du voyage, bout de terrain pour la caravane, et puis dans les appartements, "sédentarisés", comme l'on dit. Après, les maghrébins qui les ont rejoints. Tous ceux - ouvriers, manœuvres - qui ont construit une bonne part de cette ville et qui pendant longtemps avaient survécu dans l'un des nombreux bidonvilles - bidonville de l'Oli, juste en face, de l'autre côté du Paillon; bidonville de l'aéroport, en face de l'aérogare, et pour que ceux qui débarquaient des avions ne voient pas la misère, on avait dressé devant une très haute palissade, sorte de fresque à grands motifs criards.

Depuis longtemps, ici, ce face à face entre l'opulence et la misère. L'attrait que l'on peut avoir, aujourd'hui, pour les métiers de misère d'autrefois (bugadières, tanneurs, vanniers, rudes métiers du port, ouvriers pêcheurs, jardiniers) n'est que ce romantisme qui laisse croire qu'en ces temps là la rupture n'était pas si violente entre ceux qui avaient et ceux qui n'avaient pas. Mais ceux de L'Ariane, aujourd'hui, comme ceux du Malonat autrefois, ceux de ce Vieux-Nice aux égouts dans les rues, saleté, puanteur des chaleurs, population vivant des miettes tombant de la table des mieux nantis : ceux qu'on montre du doigt. Population, maintenant, venue de tous les coins du monde. Et tous ces efforts pour tenter de lui donner corps. Au théâtre de l'Ariane - Théâtre Lino Ventura - c'est grand spectacle musical avec les élèves des écoles, du collège. Au centre : un bateau. Bateau des arrivées. Bateau des départs. Parce que même si ici, on est loin de la mer, on se souvient quand même que Nice est un port, et que tout ce qui vit, travaille, enfante dans cette vallée du Paillon est, peu ou prou, né du prolongement de ses activités.

Est-ce que les enfants d'ici apprennent aussi le nissard à l'école ? Leur identité niçoise, c'est pour beaucoup autour de l'équipe de foot qu'ils la rêvent. Maillots.

Couleurs rouge et noir. Et dans le stade du Ray, eux aussi sont debout pour chanter "Nissa la bella".

Du milieu de la passerelle qui enjambe le Paillon, c'est ce brassage de vues quand on tourne sur soi, le fleuve amont et aval, les bâtiments alignés tout le long, les balcons, les paraboles, les murs décrépits, et des deux côtés les pentes raides des collines qui semblent se resserrer au nord et au sud, vallée à verrous, on dirait, on peut même se demander s'il y a une issue.

Vers la montagne ?

Vers la mer ?

La léthargie de l'eau pourrait même laisser penser qu'il n'y a ni amont ni aval. Un à-plat. Et ceux qui vivent là réduits eux aussi comme l'eau à stagner.

Jusqu'à la crue. Et sa violence aussitôt à la "une" de Nice-Matin.

Malgré les apparences, l'Ariane est un des plus vieux quartiers de la ville (mais le nom englobait alors toute la vallée, jusqu'au village de Drap). Comme un avant-poste de la ville. Ce moment où sorti des clues, des cols, des passes escarpées difficiles, le voyageur venu d'au-delà les montagnes reprenait souffle : on était arrivé.

L'entrée de la ville, on le voit bien, c'est plus loin, vers l'aval, à cet endroit où les collines se resserrent, d'un côté la coupole blanche de l'observatoire, de l'autre la découpe ocre du monastère de Cimiez.

Deux façons de regarder le ciel.

Ou la ville.

Une fois de plus, c'est cette loi des contrastes et des paradoxes - la lumière toujours confrontée à l'ombre, la colline au vallon, le populaire au luxueux. Pour atteindre le Mont Gros, cette partie du Vinaigrier où le banquier Bischoffsheim s'est fait construire la "folie" d'un observatoire, c'est à partir des quartiers populaires de l'arrière-port qu'il faut aller.

(Ne pas croire que cette proximité abolisse quoi que ce soit des frontières et des différences. Elle peut parfois en donner l'illusion. Comme à l'opéra, en quelque sorte - même spectacle, que l'on soit au parterre ou au paradis, et tant qu'il fait noir, on peut croire que tout le monde est à la même enseigne.)

Saint-Roch. Riquier. Ateliers, encore. Garages et ébénisterie. Petites maisons d'artisans sur les premiers contreforts.

La grande différence avec les quartiers populaires d'aujourd'hui, c'est que tout y était mêlé, habitat et travail, logements et ateliers, et que la vie pouvait s'y faire ensemble. Les abattoirs étaient déjà comme une sorte de ville dans la ville. Et les hangars, les voies, les ateliers, de toute la zone ferroviaire, comme une sorte de battement qui donnait aussi à la ville son rythme politique. Dockers et cheminots. Nice n'est pas une ville d'industrie. Ce fut par eux que ces quartiers furent longtemps communistes. Ou plutôt : que l'on y vota communiste, de quelque bord que l'on fût, même si on allait à la messe. Ça, oui : cette pâte populaire qui s'était étendue depuis la vieille ville. Ça, qui se disait "nissard" même si on venait du Piémont, de Sicile.

Comme si d'avoir bâti les nouveaux quartiers à distance, d'avoir développé un habitat massif à l'écart des activités et du travail de ceux qui allaient y loger : quelque chose avait été rompu.

Boulevard de Riquier. Rien de plus qu'un café mais qui affiche sur une ardoise : "tripes maison". Au comptoir on parle nissard. Ou plutôt, ce mélange de nissard et de piémontais qui est le patois du quartier. Appris nulle part. Langue du travail, pendant longtemps. Langue des ateliers, des chantiers. Et les tripes sont au diapason. "Quarante

ans d'expérience", dit le patron qui désigne sa mère au fond du café, sa propre cuisine, table et meubles en formica, installée dans l'arrière salle. Un signe de tête pour saluer. Et après c'est tout entier au moelleux de la cuisson que l'on se donne, à la sauce orange presque rouge qui colle quand elle commence à refroidir, le goût d'orange, le clou de girofle. "Aussi bonnes que celles de ma mère", je dis. Que dire de mieux ? C'est peut-être ça la force de la cuisine, de resserrer dans une saveur les complexités d'une terre, d'un climat, d'une histoire et d'une intimité. Pas un des plats d'ici qui, à les évoquer, ne fait remonter bien plus que des souvenirs : une présence. Et peut-être la seule à laquelle j'accorde la possibilité d'être appelée "niçoise".

Autant les dire.

Quitte à virer au livre de cuisine.

(Mais j'ai un prédécesseur en la matière. Le peintre et écrivain Marcel Alloco qui, parti pour une *Promenade niçoise* ne put jamais démêler la cuisine du goût, le goût de la langue, la langue de la marche, livre inclassable du coup, et donc impubliable dans les catégories du commanditaire initial. Il trouva quand même éditeur. Et moi, avec ce livre - offert pour un anniversaire par ma sœur qui, elle, est restée à Nice - le début de ma réconciliation avec "ma" ville)

Niçoise, donc, la socca achetée sur le marché du Cours Saleya à une Theresa immortelle, toujours le même nom mais la femme a sûrement changé à plusieurs reprises, la socca, elle, toujours pareille, toujours apportée sur la remorque d'une mobyette depuis le four de la rue Droite, large plaque de cuivre chapeauté d'un couvercle en fer-blanc, et quand on l'enlève, c'est ce frémissement jaune et noir du grillé de la pâte encore chaude, l'odeur du pois-chiche qui monte à la chaleur, et lorsque Thérèse la détaille à coups rapides de couteau, (même si ce n'est plus sur ce papier gris épais d'autrefois, même si ce n'est plus à ce prix infime qui faisait que pour le prix d'un Malabar on pouvait en avoir deux ou trois morceaux), c'est cette brûlure à la tenir dans la main, la poivrière bien secouée dessus, et les doigts qui brûlent encore à la manger comme ça, en pleine rue, tout en marchant, avec un peu de chance on est tombé sur une tournée à la cuisson juste, le dessus bien grillé, dur, craquant, et le dessous encore mou, pâteux, comme il faut pour que reste vive toute la saveur jaune du pois-chiche - même si ça colle sur les doigts.

Niçoise, mystérieusement niçoise, l'*estocaficada*, comme une sorte de transsubstantiation des origines et des matières, et d'abord, c'est ce bout de bois sec à forme vaguement de poisson sans tête, que l'on achète à quelque étal de la rue Peyrolrière (plus que deux qui en ont, mais à quel prix !), comme un trophée que l'on aurait fait sécher pour l'exposer, oeuvre de taxidermiste, beauté de nature morte aux reflets que l'on dirait brillants : "stockfish", poisson séché, le nom à peine "nissardisé" quand ça devient cuisine, de l'églefin - une sorte de morue - pêché à l'autre bout du

monde, séché à l'air du côté de la Scandinavie, et venu là comment puisque jamais on n'affréta de bateaux pour pareille pêche ? Il semble que ce soit conséquence du port franc qui en facilitait le commerce. Qui faisait de Nice une porte d'entrée pour toutes sortes de marchandises - dont celle-ci. Comment vint l'idée, les chemins, les moyens pour en faire cuisine niçoise ? En tout cas le plus difficile c'est de supporter des jours durant la puanteur du stockfish tronçonné à la scie et qui trempe dans l'eau pour que ça ramollisse - ça en fait fuir beaucoup. Et les premiers temps de cuisson, quand malgré l'huile, la tomate, les herbes, ça dégage une odeur qui n'est pas sans rapport avec la décomposition (comme s'il fallait franchir à reculons toutes les étapes qui ont conduit de la vie nageante et fuyante à cette espèce de bois sec). Après, quand viendront les pommes de terre coupées en rondelles, les petites olives noires, quand le poisson s'effritera en parfaites lamelles dans l'assiette, c'est tout ce voyage qui viendra en bouche, rencontre fortuite de l'océan et de ce bout de terre méditerranéenne, odeurs de cales, de marins (tout ce qui avait dû attirer vers les lointains les Bavastro, les Garibaldi), et ce formidable accomplissement d'une noce portuaire, fruit bâtard comme seuls en font naître les quais. Niçoise, oui. Absolument niçoise cette union presque clandestine - et on en trouverait sûrement qui seraient prêts à soutenir que c'est, contre toute raison, le mot stockfish qui vient du niçois *estocaficada*, et non l'inverse (comme ce professeur d'anglais qui commençait son cours aux débutants que nous étions en expliquant que, l'anglais, c'était un peu comme du niçois puisqu'en anglais on dit "the cat" et en niçois "lou cat").

Niçoise encore, la daube, couleur brune de vin cuit quand les morceaux de viande de bœuf sont à la limite de fondre, se défaisant un peu, lamelles là aussi, fibres, comme si la macération dans la marinade, la cuisson, finissaient par ramener la chair à ses éléments premiers. Des heures de cuisson dans la daubière de terre vernissée dont le couvercle est creux et où on verse du vin, liquide froid qui favorise la condensation à l'intérieur, et quand le vin est à moitié évaporé, on le rajoute à la sauce, on le remplace dans le creux du couvercle, et ça continue de cuire, jusqu'à ce que, justement, la viande soit sur le point de se défaire, la gélatine prête à fondre dans la bouche comme un onguent parfumé d'orange, de clou de girofle, de muscade. Double vie de la daube ! Parce qu'il importe qu'il en reste. Et que ce reste, mêlé à de la blette, devienne farce des raviolis et sauce qui l'accompagne. Et là encore : qui croira que pour atteindre une telle perfection, le ravioli ait dû venir de Chine, via l'Italie ? On vous tiendra, ici, que le ravioli est niçois, tout le reste est commentaire.

Particularismes culinaires ! Revendications aussi radicales que pacifiques !

Mais niçoise, c'est peut-être avant tout, la *tourta de blea*, rencontre de la blette et du pignon de pin que vient consacrer le sucre glace qui nappe la croûte de dessus, et les lèvres, et les joues quand on y mord dedans. *Tourta de blea* que l'on retrouve tout au

long des vallées, agrémentée ici de raisins secs, là de pomme, ou encore d'une sorte de crème – ce qui fait que celui qui voudrait délimiter les contours, les frontières du pays du niçois, en faire voir l'unité, n'aurait meilleur critère que la présence ou non dans la boulangerie du village de la tôle de *turta* découpée en carré.

Comparé à tout cela, les petits farcis que l'on trouve désormais dans la plupart des restaurants (mais là encore c'est chose nouvelle, il y a peu on n'en mangeait qu'à la maison) font figure de banalités - le farci, c'était manière de faire avec ce qu'on avait, ces légumes (courgettes rondes, oignons, tomates) poussés dans le jardin, et trouver quelque chose pour les rendre plus nourrissants, plus consistants, farcis pour que ça tienne au corps, et même les éphémères fleurs de courge, comme si en faire des beignets ce n'était que manière de donner un peu de couleur à la pâte, donner un peu de goût à ce manger de pas grand chose, un peu d'eau, de farine, ail et persil.

Art d'accommoder le peu que l'on a.

Parfois ce peu est un exorbitant privilège. Ainsi l'autorisation qui est faite ici dans les semaines précédant telle lune de carême de jeter les filets de pêche sur des bancs d'alevins, et l'on ramène alors cette sorte de pâte visqueuse et frétilante, multitude de reflets d'une multitude de corps indistincts, et seulement les yeux, petits points noirs comme des têtes d'épingles, pour qui voudrait compter, *poutina* vendue au coin des rues sur des charrettes à bras (*O la bella poutina !*) et après, c'est battu avec les oeufs d'une omelette, ou bien, poché, mélangé à une salade - privilège de pêche dont le maintien, dit-on, fit partie des clauses de l'acte de Rattachement du Comté à la France.

Il faudrait dire encore la pissaladière ("tarte à l'oignon" disent les incrédules qui ne savent pas que l'essentiel est dans le nom, *pei sala*, poisson salé, l'anchois que l'on étale dessus et qui n'a rien de décoratif) - et du coup je regrette de ne pas en avoir pris pour manger avant les tripes puisqu'il y en avait aussi sur la carte, "pissaladière maison", et sûrement de la même facture !

Cuisine de riens, tout cela. Comme tout le reste. Mer, soleil, arbres, couleurs : rien de précieux, que du vulgaire, et finalement Monet se trompe à croire qu'il faudrait de l'or et des paillettes pour peindre ce que l'on voit ici. Ces pierreries, ces brillants, ces dorures, tout ce qui fit le "beau" de la dite "belle époque" - les hivernants, les princesses, les banquiers, la richesse cosmopolite - ne sont que des ajouts factices, et s'il y a à trouver une vérité du lieu c'est dans la pâte brute qu'il faut la chercher, ce "fait de riens" que la cuisine transfigure. Travail des matières. Éléments premiers. Comme la peinture.

Et pourtant.

N'est-il pas lui aussi niçois, le banquier hollandais Raphael Louis Bischoffsheim (1823-1906) qui, aussi riche que passionné d'astronomie, voulut, de ses deniers, créer

un observatoire à la pointe du progrès technique ? Il chercha un emplacement. On lui parla de Nice. Du Vinaigrier. Il acheta le Mont-Gros. Les travaux commencèrent. Il engagea rien de moins que l'architecte Garnier (celui des opéras de Paris et de Monte-Carlo) et pour la coupole l'ingénieur Eiffel (celui de la tour). En 1887 l'observatoire fut inauguré. Plus tard, il l'offrit à la Sorbonne.

Devant la gare de Riquier, j'ai pris le 74 qui conduit à l'observatoire.

Boulevard de l'Armée des Alpes.

Boulevard Bischoffsheim.

Accès à la Grande corniche. Une des routes les plus anciennes, en direction de La Turbie. De l'Italie.

Le 74 laisse devant l'entrée de l'observatoire.

Une sphère céleste indique le début du domaine. Mais après, au portail d'entrée, on bute sur deux statues gardiennes représentant la Physique et l'Astronomie. On devine, par la grille, le pavillon d'entrée en forme de pavillon de chasse. Au loin, par dessus la cime des arbres, le calme blanc de la coupole. C'est tout.

Parce que l'observatoire est toujours en activité. Entièrement rénové dans les années 1970, il est un des rares observatoires centenaires à n'avoir pas été délaissé.

Si l'on veut en voir les richesses : la coupole Bischoffsheim construite par Eiffel et Garnier, et sa lunette essentiellement utilisée pour l'observation des étoiles doubles (près de trois cents étoiles de ce type ont été découvertes ici); la grande lunette méridienne destinée à établir une cartographie précise des étoiles les plus lumineuses; le Pavillon Henri Chrétien, autrefois maison d'habitation des astronomes; les écuries où l'on abritait chevaux et attelages; la coupole Charlois et sa lunette rénovée dans les années 60 pour permettre, elle aussi, d'observer les étoiles doubles; le Centre international et ses bâtiments modernes qui accueille des astronomes du monde entier - si l'on veut voir les étonnants contrastes de ces bâtiments art-déco et des matériels les plus sophistiqués, il faut profiter des (très) rares jours d'ouverture au public, ou bien se contenter d'une visite virtuelle (www.obs-nice.fr).

Pour ce qui est du passager de la ligne 74, il n'a plus qu'à attendre le prochain bus.

Au milieu des pins et des chênes verts.

Sans bien savoir comment associer tous ces mots - autant d'étoiles doubles !

Banquier et astronome.

Hollandais, et niçois.

Juif.

Et français, aussi.

Parce que toutes ses réalisations dans le domaine astronomique valurent à Bischoffsheim d'être naturalisé.

Du coup il se lance dans la politique. Est élu député de Nice en 1881. Réélu en 1889, il est invalidé (je ne sais pas pourquoi) et remplacé par Raiberti. Mais il n'en reste pas là puisque, de ses propres deniers, il fait alors édifier des vespasiennes dans toute la ville. Puis il se présente aux élections à Puget-Théniers où il est élu à deux reprises.

Etoiles doubles encore.

Car à rapprocher le nom de Puget-Théniers d'une vie où se mêla politique et astronomie, c'est aussitôt un autre nom qui vient : celui d'Auguste Blanqui, qui y est né, et qu'on appelle ici *l'embarat* (l'enfermé) puisque, ne cédant rien sur son obstination à faire que les laborieux, les prolétaires, deviennent les protagonistes de leur propre libération, il multiplia les coups de mains, les livres, les tentatives d'insurrections qui lui valurent de passer l'essentiel de sa vie en prison. Une rue lui est dédiée qui fait angle avec le boulevard de Riquier. Ce fut au cours d'une de ses détentions les plus dures, au fort du Taureau, en Bretagne, où Thiers l'avait fait enfermer pour que la Commune de Paris ne trouve en lui l'âme et la pensée qui auraient pu changer bien des choses, ce fut là, la Commune effondrée, alors que tout espoir semblait perdu, qu'Auguste Blanqui écrivit "L'éternité par les astres" - tout le destin d'humanité à lire dans les étoiles, et dans leur éternité celle de chaque homme à travers la répétition sans fin - "Jamais dans l'avenir un instant ne s'écoulera sans que des milliards d'autres nous-mêmes ne soient en train de naître, de vivre, et de mourir. L'homme est à l'égal de l'univers, l'énigme de l'infini et de l'éternité, et le grain de sable l'est à l'égal de l'homme."

Loi des recommencements éternels. Infini retour du même. C'est à Nietzsche que du coup l'on revient. Autre « niçois ». A se demander si ce n'est pas à simplement regarder la mer (la mer « toujours recommencée ») qu'ils se sont forgés pareille vision d'un monde.

Faut-il croire que sa simple présence, son voisinage, sa fréquentation, induit chez qui l'a sérieusement regardée (et regarder sérieusement c'est, d'un mot : contempler) une sorte de prédisposition à cette pensée paradoxale d'un infini toujours le même, d'un même toujours renouvelé, éternel ?

Ou alors, c'est la danse des collines, et la spirale des routes tout autour, les courbes, les ellipses.

Que le 74 emprunte maintenant.

La suite de son trajet.

Comme une illustration parfaite de la géographie paradoxale de Nice (et donc de son histoire, de son destin, cette manière qu'ont les villes comme les hommes de s'inventer dans l'hésitation des contraires imposés).

Autant, par la vallée du Paillon et la plaine du Var, Nice s'ouvre largement en direction du nord et de l'ouest, autant l'est est aussitôt barré par les reliefs soudés du Mont Boron et du Vinaigrier. Longtemps il n'y eut même pas de route (les Savoie n'en

firent jamais construire qui craignaient qu'elle ne serve qu'à faciliter des invasions venues d'Italie - on se contentait de l'ancienne voie romaine qui remonte le vallon de Laghet, et de là rejoint La Turbie). Ce qu'on appelle aujourd'hui Grande corniche fut la première tentative de contourner le Vinaigrier et de longer la mer tout en restant à l'abri des canons d'éventuels navires ennemis.

Le 74 emprunte ce trajet.

Et après l'observatoire, la route atteint son point de bascule.

Col des quatre chemins.

D'où on peut rejoindre soit La Trinité, soit Villefranche.

Ou revenir sur Nice par le col de Villefranche.

Jeux d'esquives. De passages. De contournements. Routes du temps où faire une route, ce n'était pas tirer tout droit à coups de ponts, de tunnels, de creusements, de comblements, mais essayer de faire corps avec les soubresauts du relief. Vies rythmées par ces cols, ces vallons, ces passages. Et l'importance du bateau, alors, quand on n'allait à Monaco que par la mer.

Au col des quatre chemins, un monument "A la mémoire de Masséna, l'enfant chéri de la Victoire" rappelle que c'est ici qu'il campa avant de partir en direction de Gènes - et conquérir l'Italie.

Plus loin, l'arrêt du 74 s'appelle évidemment "Panorama" - et c'est, tendue entre les deux caps, la toile bleue de la rade de Villefranche où de gros paquebots de croisière ont remplacé les escadres de navires de guerre : celle du Tsar de Russie (qui louait la rade à l'année) et plus tard celle des Etats-Unis d'Amérique (jusqu'à ce que De Gaulle claque la porte de l'OTAN).

Ce bleu. La violence de ce bleu. L'irréalité de ce bleu.

La route s'en détourne.

Au lieu de poursuivre vers la Grande Corniche, le 74 redescend vers la Moyenne.

Col de Villefranche.

Et la plongée vers la ville. Rue étroite. Retour aux ateliers. Aux maisons d'artisan.

Gare de Riquier.

Et simplement changer de bus - le 20 - pour monter à Cimiez.

Monter encore.

Monter à nouveau.

Ne jamais se lasser de ce que chaque montée est nouvelle.

Et la découverte qu'elle procure. Au sens strict. Monter met à découvert.

Monter dévoile.

Du coup, plutôt que de me laisser porter par le bus jusqu'au plus haut de Cimiez, je descends devant l'hôpital Pasteur. Avenue de la voie romaine. La colline à gravir par cette voie, justement, raide montée, lacets, des siècles de passages, via Julia Augusta qui reliait l'Italie à l'Espagne, et ici : Cemenelum, ville romaine à laquelle on accédait par cette montée difficile. Sur l'autre versant, on redescendait par ce qui est aujourd'hui avenue de Brancolar, vallon Saint-Lambert, le boulevard de Cimiez est de construction récente qui fut en quelque sorte l'axe de colonisation de la colline par les riches hivernants de la soi-disant "belle époque".

Monter par l'avenue de la voie romaine, c'est aussi manière d'éviter ce Cimiez-là. De retrouver quelque chose de la marche des pèlerins qui, la ville romaine ayant depuis longtemps disparu, gravissaient la colline jusqu'au monastère - et du coup on comprend que le portique qui orne sa façade n'est pas seulement décoratif, mais d'ombre bienvenue pour qui s'est hissé jusque là en pleine chaleur avec pour seul abri les branches claires des oliviers.

Paix de ce portique. On sent qu'à simplement venir s'asseoir là c'est déjà faire retrait hors de l'agitation. L'esplanade transformée en parking n'y change rien. Ni les à-coups de cars de touristes.

Le lieu est le plus fort.

Pas seulement l'église, le monastère. Mais l'ensemble - couvent, jardins, parc, et cette sorte de bois qui surplombe le tout.

On se demande par où commencer.

Quand j'avais demandé à la descendante de l'une de ces familles dont l'histoire de Nice a retenu les noms : où faut-il aller pour voir Nice, pour le comprendre ? Elle

n'avait pas hésité. Nous étions dans son salon - l'immeuble donne sur l'ancien quai Saint-Baptiste, et c'est une des ailes de l'autrefois palais des Comte de Falicon - elle avait pris sur une table, le gros livre de Marcelle Baby-Paribon consacré à l'œuvre de Ludovic Brea. Montez à Cimiez, elle m'avait dit. Allez voir les retables qui sont dans l'église du monastère.

On voyait bien que, pour elle, une telle visite - une telle rencontre, il faudrait dire - avait valeur initiatique. Manière de se laver le regard de toutes les images sous lesquelles on enterre cette ville plutôt qu'on ne la révèle. Il y avait quelque chose de véhément dans sa manière de dire. Dans son idée, c'était : Voilà de quoi nous sommes capables. Voilà notre sensibilité, notre richesse. Notre âme profonde.

J'entre donc.

Et c'est comme je me souvenais. La pénombre. Mais pas celle, épaisse, des églises baroques de la vieille-ville. Quelque chose de plus léger, quelque chose dans l'air sans doute à cause du vitrail néo-gothique qui surmonte le portique d'entrée et la lumière d'ouest qui le saisit. A cause de l'emplacement, oui. Parce que même si le contraste est fort avec la lumière du dehors, c'est bien elle qui, du bout des lèvres en quelque sorte, entre dans la nef, lumière de colline qui n'est pas confinée par l'étroitesse des rues et qui là, comme une brume, semble juste destinée à colorer les ombres. Et le silence, aussi. On entre, et tout cela vous enveloppe. Jusqu'à y voir vraiment - sans pouvoir dire, pourtant, si c'est de s'être accoutumé à la pénombre, à l'immobilité, ou au silence, que l'on finit par voir.

De chaque côté de la nef, les chapelles sont plongées dans le noir. Plus de lumières vacillantes des cierges pour deviner les images édifiantes des retables, et, certaines fois, quand les lumières tremblaient un peu plus que d'habitude (dehors le vent était plus fort, la porte de la sacristie était restée ouverte), ces formes humaines que l'on aurait cru voir bouger.

Ici comme partout, les exigences de conservation (à se demander comment ces œuvres sont parvenues jusqu'à nous à travers les siècles barbares qui ne connaissaient pas l'électricité) ont banni la présence de cierges, de flammes, la suie désignée comme le mal absolu, et c'est, comme dans un musée, éclairés de petits projecteurs qu'il faut les regarder - à condition, bien sûr, de mettre une pièce.

La "Piéta "est à droite dès que l'on entre.

La "Crucifixion" et la "Déposition" de la croix à gauche et à droite du chœur.

La vie de Ludovic Bréa, peintre niçois.

"Pieta" de jeunesse (1475).

Toute l'influence provençale dans ce corps blanc du Christ, arqué, posé en équilibre sur les genoux de la Vierge, ce bras tombant de mort, la même disposition que sur la Pieta dite "de Villeneuve-lès-Avignon" attribuée à Enguerrand Quarton, alors que

sur le panneau de droite le cheval de Saint-Martin semble avoir échappé à quelque bataille d'Ucello, et les anges perchés comme des oiseaux sur le bois de la croix, pleurant dans leurs beaux habits, ont quelque chose des peintures flamandes.

"Crucifixion" et "Déposition" des années de plénitude (1512 - même si la "Déposition" n'est ni datée ni signée)

Toutes les innovations de la Renaissance, paysage, perspective, les personnages en plans successifs et saisis par des mouvements de spirale si bien qu'on dirait que le Christ en croix s'élève au dessus d'eux.

Une vie d'itinérance au hasard des commandes. Comté de Nice, bien sûr (et peut-être la manière la plus juste de comprendre ce Comté – en complément de la *tourta de bléa* - serait d'y suivre de village en village la trace des pérégrinations du peintre - Luceram, Lieuche, Saint-Martin-Vésubie, Eze, La Brigue). Mais Ligurie, aussi (Gênes, Taggia, Savone). Une vie entre les deux - un atelier à Gênes, un atelier à Nice - comme si c'était (puisque c'est ?) même pays.

Mais à plus de trente ans de distance, d'une extrémité à l'autre de l'église : la même pudeur des visages, des corps, cette manière qu'a Bréa de tenir à distance le dramatique, pas d'emphase, et même : quelque chose comme une tendresse entre les personnages des différentes scènes, réconfort, secours mutuel, ce que l'on appelle compassion et que l'on voit à l'œuvre dans le regard que le saint Martin et la sainte Catherine des panneaux latéraux de la "Pietà" portent sur la mère et le Fils du panneau central, d'autant que, effet de construction qui fait sens, il est en fait difficile de décider si le regard de saint Martin (et de son cheval) se pose sur le mendiant à qui il va donner son manteau ou sur le Christ mort du panneau d'à côté.

Leçon franciscaine.

L'un et l'autre le même - blanc des loques du mendiant, blanc du corps du Crucifié.

Comme il est dit. "Ce que vous avez fait au plus petit d'entre vous c'est à moi que vous l'avez fait".

Alors on peut s'asseoir quelque part dans la nef. On a mis les pièces qu'il faut pour que les trois retables restent en lumière. Et c'est cette paix qui vient de ce que, ici, on ne peut appeler que "charité". Comme si c'était cela qu'il avait voulu peindre. Un sentiment plus que des scènes. Peinture édifiante, oui, mais pas à donner des leçons. Peinture de compassion. Et peu importe le reste - ce qui fut rajouté ici et là dans l'église au gré des siècles, des bienfaiteurs, des volontés, aussi, d'afficher pouvoir et puissance. Bien que ces retables n'aient pas été peints pour cette église-ci (à l'époque de Bréa, c'était un édifice bénédictin, les franciscains avaient leur couvent près de la mer, dans ce quartier que l'on appelle Croix-de-Marbre, et qui fut à moitié détruit lors du siège franco-turc de 1543), on se demande si, finalement, ce n'est pas eux, qui donnent à cette église cette couleur d'ombre particulière - et non la lumière de colline qui entoure le monastère,

comme on l'a cru. A moins que ce ne soit la même. La lumière des retables - et particulièrement lorsque, pour la Pieta, ce sont ces fonds d'or guilloché, poussière de lumière on dirait - en écho de celle du jour ? Ce serait donc cela que Bréa aurait saisi : non pas l'illustration, la représentation d'un pays en décor, mais son souffle, sa vibration.

Dehors, on le vérifie vite. Pas dans le plein soleil écrasant de l'esplanade parking. Mais dans la légèreté conquise des jardins.

Celui - autrefois jardin des moines - qui est comme une avancée sur le ciel de citronniers et d'orangers. Comme tenu en l'air. Et soi-même on l'est lorsqu'on se glisse dans les allées, toujours ce brin de vent ici, et on salue une fois de plus le génie monastique qui choisit de tels lieux. Pas seulement capable d'y mettre leur empreinte, de les accaparer, de les rendre à leur image, mais surtout : de désigner le lieu qui, avant même toute activité monastique, en est déjà marqué. Jardin, ici, irréfutablement franciscain dans sa simplicité, d'être plein ciel et pleine terre, et jamais possible d'oublier "le monde" puisqu'il suffit d'atteindre son extrême bord pour voir, tout en bas, la vallée du Paillon, les quartiers populaires du port, et la mer - mais si loin qu'on la dirait réduite, comme si, de cette position de retrait qu'impose la colline, elle reprenait sa place, ses limites, sa modestie au regard du ciel, confessant en quelque sorte qu'elle n'en est que le reflet sur terre.

Celui – jardin en colline dominant ce jardin des agrumes - qui est comme un bois d'ermitage, en retrait du retrait si l'on peut dire, et ses chemins sous les chênes verts à parcourir à pas lent.

Celui - même si c'est un jardin qui sort du strict territoire des moines - dont la grille d'entrée est juste en face de l'église, et même si l'on sait que c'est par là que l'on peut accéder aux arènes romaines, au musée Matisse, dans ce jardin que l'on organise festin des *cougourdons* ou festival de jazz, on voit vite que tous ceux-là (ruines, peinture, musique, *cougourdons*) ne sont que les hôtes des véritables régnants du lieu : les oliviers.

Blancs, les oliviers en fleurs ce jour-là.

Blanches, l'herbe et la terre à leurs pieds, blanchies des fleurs tombées sous la pluie, mais qu'importe puisque ici la récolte ne compte plus. Corps pour eux-mêmes ces oliviers. Réponse au poète qui sait les arbres libres de n'avoir pas de fruits.

Les contempler.

Troncs de bois noir creusé comme des roches par la mer.

Troncs tournés en spirales, en ellipses, comme à s'appriivoiser le vent, à l'inscrire dans leurs fibres, mais dans la pure décision puisque ce n'est pas plier ni se soumettre pour ces troncs ravinés.

Troncs si fragiles en leurs écailles d'écorce, et la fragilité à force de faire corps devenue toute puissance.

Troncs - combien d'arbres en un seul ? S'il est vrai que saint Patrick utilisait le trèfle irlandais pour faire comprendre le mystère de la trinité, on voit bien le parti que les prédicateurs d'ici ont pu tirer (l'ont-ils fait ?) de ces arbres théologiques.

Arbres trois fois arbres.

Au moins.

Et dans l'alignement de ces corps de bois durs entre lesquels jouent les enfants, sur lesquels ils grimpent découvrant dans la matière agrippée de l'arbre l'émoi promis aux corps à corps - dans ces alignements : pas deux pareils, et même aucun qui ne soit semblable à lui-même tant à tourner autour c'est d'arc en arc, de pas en pas, une toute autre mâturation, autre forme, autre vie.

Autre couleur aussi - parfois de ce gris vert auquel la feuille donne la note (musique, oui); mais toutes ces variations du gris vert au gris noir, et le blanc aussi, corps chenus comme des chevelures au flanc desquels, n'étaient les coups de scie des jardiniers sculpteurs de vie, se dressent des rejets de vert vif, l'olivier comme la mer : toujours recommencé.

Le compte des années n'y change rien. On a beau savoir que, aussi vieux qu'ils soient, les oliviers le sont bien moins que les arènes, moins que le monastère, moins que l'autrefois Villa des Arènes qui abrite le musée Matisse, l'évidence de ce qu'on voit prouve le contraire. Sur cette colline comme n'importe où en terres méditerranéennes, les oliviers précèdent tout, les oliviers préexistent à tout. Passent les civilisations - romaine, chrétienne, génoise. Les oliviers survivront à tout.

Etonnant que Matisse n'ait jamais dessiné ou peint des oliviers. Des platanes, oui, beaucoup, et même une femme, un de ses modèles, qu'il appelait "le platane". Mais des oliviers ? Comme si, en la matière, Van Gogh avait été définitif, et qu'il soit impossible d'aller au delà.

En ramenant l'oeuvre de Matisse (une petite partie) au milieu de ce jardin des oliviers - et quelques éléments de son décor quotidien, chaise, fauteuil, table, paravent, mobilier choisi uniquement en ce qu'il pouvait devenir matière à peindre, prétexte, occasion de formes et de mouvements tout le temps où il habita au Regina, à deux pas de là, on passe les arènes et on y est - en lui faisant simplement traverser le boulevard de Cimiez pour l'installer dans cette villa dite tour à tour "de Gubernatis" (président du Sénat de Nice - 1670) , "de Cocconato" (comte Garin de Cocconato - 1823), "des arènes" (Ville de Nice - 1950), c'est comme si, d'une certaine manière, on l'avait rendue à Nice.

A un Nice niçois.

Parce que, autant le dire, cette partie de Nice m'est étrangère qui occupe les pentes de Cimiez et que le Regina domine comme si c'en était le temple, le haut-lieu, le symbole en tout cas.

La splendeur et le kitsch des demeures "belle époque".

La volonté affichée de se mettre à l'écart, d'échapper aux miasmes de la ville basse, à cette "pâte", justement, que l'on reconnaît comme "populaire" - et détestable, donc.

La démesure des hôtels construits à la fin du dix-neuvième siècle sur cette colline tout à coup ouverte comme un territoire à conquérir : le Riveria, le Regina, le Winter, l'Hermitage.

L'intensification des constructions de prestige dans ce qui était autrefois les parcs des anciennes demeures.

L'acclimatation des végétaux exotiques - en tête desquels : le palmier.

Tout cela m'est étranger.

Et même plus, peut-être. Hostile. Si bien que, longtemps, le simple fait de savoir que Matisse avait habité un appartement du Regina, et que surtout il avait pu y peindre - cela me rendait son oeuvre inabordable. Il fallut que je fasse le détour par l'hôtel Beau Rivage, rue Saint-François-de-Paule (ses premiers tableaux niçois - et parmi eux cette tempête sur la promenade des anglais), puis par la place Charles-Félix, au bout du cours Saleya, cet immeuble rehaussé d'un étage où il peignait le plus souvent volet clos - ce détour pour accepter de penser qu'il pouvait y avoir dans son oeuvre quelque chose qui me concernait. Accepter de la regarder. Et voir alors, oui, voir, que dans la lumière qui émane de l' *Odalisque au coffret rouge* il y a quelque chose des ors guillochés étalés par Bréa pour fond de sa Pieta (mais je ne sais pas qu'il en ait parlé - ni même qu'il se soit déplacé pour les voir, ne serait-ce qu'au moment où, préparant les dessins de la chapelle de Vence, lui aussi se mêlait de choses religieuses). Il y a, oui, dans la fluidité des couleurs de *Intérieur jaune et bleu*, quelque chose de cette lueur secrète qui confère au tableau, il le dira, "un pouvoir de génération lumineuse". Ça qui importe. Pas le face à face impossible avec le soleil (ou alors, comme il le dit, "il n'y aurait qu'à mettre le soleil derrière la toile" - mais n'est-ce pas ce que Van Gogh avait tenté ? mettre le soleil dans la toile ?). Ce que cherche Matisse, c'est capter l'immanence de la lumière, sa présence dans les choses-mêmes, visages ou grenades, robes ou rideaux, ou comme si c'était dans le poudré de l'air, et le travail de peindre, alors, capable de créer sur la toile ce "milieu cristallin pour l'esprit". Quelque chose d'une "aura".

Mais par la fenêtre grande ouverte de *Nature morte à la grenade*, ce sont des palmiers que l'on voit.

Des palmiers, pas des oliviers.

Végétations dos à dos.

Toutes deux colportées jusqu'ici à mains d'hommes. Mais les palmiers installés en décor pour les hivernants, manière de prouver que la Côte d'Azur était bien ce qu'elle prétendait être - Cocagne exotique, l'Orient à une journée de chemin de fer, Orient, oui, pas étonnant que Matisse y mêla odalisques et palmiers et que, volets fermés, dans l'atelier du Regina, c'étaient, dans le jaune et le bleu, des végétations polynésiennes qu'il découpait.

Nice de l'olivier. Nice du palmier.

A parcourir aujourd'hui les collines, l'opposition paraît bien vaine, l'olivier ayant ravi au palmier sa place d'arbre décoratif - dans l'illusion, bien sûr, d'une authenticité retrouvée.

Illusion à laquelle je sacrifie moi aussi ?

Midi. Coup de canon. Quai des Etats-Unis autrefois quai du Midi. Et ce plumet de coton blanc qui s'échappe dans le bleu du ciel.

Pas plus qu'il n'a saisi la lumière de face, ou qu'il n'a pris motif d'olivier, Matisse n'a jamais peint la mer. Ou si peu. Deux ou trois toiles, du temps de ses premiers séjours, quand il habitait des hôtels qui donnaient sur ce quai. La mer, quand il l'approche, c'est dans un rêve polynésien. Ou au lointain, dans la découpe d'une fenêtre. Manière de bleu pas très différente du ciel. Sur une des toiles dont il détaille une à une toutes les couleurs pour la revue *Verve* (n°13 - 1945), il indique "bleu outremer clair" pour le ciel comme pour la mer. Et pour la balustrade de fer forgé de la fenêtre : "comme le ciel". Donc comme la mer. Si bien que l'on dirait que la colline en mamelon au plein cadre de la fenêtre (le château ?) est en fait une île. L'intéresse beaucoup plus les jeux de lumière à l'intérieur de la pièce. Le bleu de mer n'est là que pour faire écho à celui de la robe de la Jeune fille devant la fenêtre (à ce point, d'ailleurs, que sur cet autre tableau de la même année - même pièce, même fenêtre, même fauteuil, même cadre : la mer a disparu en même temps que le bleu de la robe, l'intérêt déplacé vers la Porte noire).

Ce bleu, pourtant.

Tout ce bleu d'écailles de mer jusqu'à se perdre dans le lointain.

Ce qui éteint ce bleu et le rend invisible (tellement exposé qu'on ne le voit plus) c'est d'un côté ce décor pour palmiers (et aujourd'hui l'heure lugubre des jet-skis, des parachutes ascensionnels - la violence de ce bleu balnéaire), et de l'autre (mais associés, en quelque sorte) l'idylle d'une couleur qui ne serait que luxe, calme et volupté (et la compromission, Matisse compris, de la plupart des peintres et littérateurs venus là pour en rajouter : "Soleil, piscine, nymphes et naïades, dans ce décor d'un paganisme raffiné" - Martin du Gard à Gide, août 1942, oui 1942 !).

Bleus de villégiature.

Manières de consommer le lieu.

Et jamais de le regarder en face.

Au débouché du Paillon, l'eau est presque rouge des orages de montagne qu'il y a eu pendant la nuit.

Un goéland fait le guet sur la petite digue qui conduit le torrent jusqu'à la vague à travers les galets.

Peut-être ça un des éléments qui empêche de basculer complètement dans l'unique fonction plagiste. Le galet. Que cette plage ce soit de galets et pas de sable pour faire couple avec les palmiers. Ce n'est pas faute d'avoir essayé ! Bien des fois telle ou telle plage privée tenta de se muer en Polynésie de sable fin. Sable déversé d'une noria de camions. Sable répandu à la lame d'engins y laissant de lourdes traces de chenilles qu'il fallait alors comme ratisser et après c'était travail de presque jardinier à y déposer les palmiers (en bacs) devenus inévitables.

Jusqu'au premier coup de mer.

Jusqu'à ce que la mer, passant on ne sait comment du calme lent d'ondulations à peine ridées par le vent à la charge répétée de coups de butoir, vienne marteler la grève, le mur de la Promenade, les galets projetés par dessus le parapet dans le grondement de la vague, vol de pierre jusque sur les trottoirs - comme si c'était en crue, la mer qui déborde, et au retour du calme, la plage lavée de tout ce maquillage de sable qui exhibe bois, cordes, bouteilles, filets, plastiques, comme si c'étaient des trophées qu'elle aurait subtilisés à la vague

Vertu du galet.

Qu'une telle douceur dans la main jamais n'en éteigne la violence.

Vertu du galet.

Toujours, dans la poche, ils ont tenu part égale avec les capsules fumantes d'odeur des eucalyptus. Le sel et le baume. L'âcre du corps à corps et l'onguent qui lui succède.

Vertu du galet.

Ovules de pierre que la mer, chaque jour, vient pondre sur la grève. Et appuyés contre l'oreille c'est bien plus de mystères que toutes les conques exotiques.

Invention du galet.

Si le sable va au palmier, le galet séjourne avec l'olivier. On peut le vérifier au gré des collines dont le sol est fait de ce que l'on appelle poudingue.

Humilité du galet.

Il réintroduit la ville dans le cycle des instabilités. Toutes les prétentions s'y éteignent. Goutte de pierre. Poignée de mer durcie. Comme pour l'olivier, la pierre limée de vagues sera dernière parole quand la ville aura disparu.

Ville galet ?

Peut-être ça qui nous attirait si fort dans cette boutique de disques d'occasion de la rue Tonduti-de-l'Escarène ("libre service du disque à moitié prix"). Un de ses avantages était de se trouver à mi-chemin entre le lycée de filles (Calmette) et le lycée de garçon (Masséna), ce qui permettait d'y faire des rencontres. Le grand type qui tenait la boutique (mais le plus souvent il était sur le trottoir) ne semblait pas dérangé que l'on achète ou pas (il surveillait quand même qu'on ne s'échappe pas un 45 tour glissé sous la chemise). De toutes façons faute d'argent nos achats étaient rares. Si l'on venait ici c'était comme pour prendre un bol de quelque chose que l'on n'aurait su nommer.

Ça, que je dis aujourd'hui esprit de galet.

Fouillis comme la plage après un coup de mer. Tout ce qui a échoué là. Tout ce qui a été rapporté, collé, additionné. Téléphones et poupons en plastique. Bouts de tout. De sonnettes. De réveils. De radios. De conserves. Bouts de publicités. De fils. De fer. De néons. De lustres. Disques vinyles cloués aux murs. Photos, aussi. Des coups de peinture par endroits. Des cadres, plastiques et bouts de verres. Et surtout : des mots. Partout des mots. De cette belle écriture ronde, appliquée, blanc sur noir en général. La façade en était couverte. "J'insiste car j'ai trop à dire et je voudrais tout dire". "Vive la France vive le soleil". "Laboratoire" écrit en gros comme un titre plutôt qu'une enseigne. Et ce mot qui nous attirait si fort et qu'il me semble revoir partout : "libre" "libre". Le nom du type qui tenait cette boutique hors norme, c'était Ben, on le savait bien, mais on ne savait pas qui était Ben. La tête qu'on a fait le jour où, visitant Beaubourg, on a vu la devanture toute entière, là, au musée, notre boutique de la rue Tonduti de l'Escarène au musée de Paris !

Ben niçois !

Et tous ceux qui, avec lui, bâtirent de bric et de broc ce mouvement que l'on appela "Ecole de Nice".

La plupart de ces artistes avaient peu de choses en commun. Sinon d'habiter Nice et les environs en ce début des années 60, qu'ils y soient nés où venus là pour étudier, et de ne plus supporter l'image convenue de la ville où il vivaient et la peinture qui y était reconnue.

Ecole "de" Nice. Mais tout autant "malgré" Nice. "Contre" Nice.

Et niçoise pourtant.

Ça que l'on découvre en circulant dans les salles du Musée d'art moderne et d'art contemporain.

Niçoise, évidemment, la "Nissa bella" de Marcel Raysse - visage de femme noir et rouge et ce cœur fluo luminescent sur la joue.

Mais niçois, surtout, cet état d'esprit que l'on dit baroque et qui conduit à toutes les associations, les accumulations, les rapprochements incongrus, kitsch, mauvais goût compris.

Marcel Raysse : "La beauté, c'est le mauvais goût. Il faut pousser la fausseté jusqu'au bout. Le mauvais goût, c'est le rêve d'une beauté trop voulue."

Comme si au lieu de l'idéaliser, de la "poétiser", de renchérir dans le joli, le beau, l'exotique, le touristique, l'idéal balnéaire ou rêvé, tous ces jeunes gens avaient décidé de prendre leur réalité (niçoise) de face.

Marcel Alloco : "Au monde imposé, il est répondu par le zèle - il est pris en charge plus que de raison".

Arman : "Rappelons la phrase historique : mille mètres carrés de bleu sont plus bleus qu'un mètre carré de bleu; je dis donc que mille compte-gouttes sont plus compte-gouttes qu'un seul compte-goutte."

Qu'on les appelle "Nouveau Réalisme", "Fluxus", "Support-Surface", tous les groupes niçois qui firent ce qu'on baptisa après coup Ecole de Nice (Ben : "Je crois qu'il existe une Ecole de Nice dont la caractéristique principale est la prise de conscience du tout possible en art, un tout Total, illimité, contenant le doute, la contradiction, l'affirmation, et la remise en question de la notion d'Art même"), tous mettaient finalement en jeu leur rapport à la ville (Marcel Alloco : « Ces peintres, qui reviennent régulièrement vivre et travailler dans leur ville natale lorsqu'ils n'y sont pas domiciliés, éprouvent pour elle, on le comprend, un amour très mêlé d'amertume »). Tout à la fois "de" Nice et "contre" Nice, ils voulaient échapper à "sa mentalité rétrograde" mais continuer à y vivre et à y travailler. Ils refusaient son goût artistique qui, dans le meilleur des cas, ne s'aventurait pas plus loin que les avant-gardes 1900, et revendiquaient en même temps d'être, eux, artistes et plasticiens niçois, leurs véritables continuateurs, seuls capables de dire la réalité de leur ville en ce début des années 60. Bien malgré elle, ils offraient à leur ville le paradoxe d'un art qui lui ressemblait.

"Vitrines" de Raysse. "Accumulations" d'Arman. "Compressions" de César. "Silhouettes" de Gilli. "Patchwork" d'Alloco. Art d'accommoder les restes. Art d'accommoder les objets et les images. Les mots, aussi. De surenchérir sur leur présence dans la vie quotidienne. Excès. Surabondance. Bâties non pas d'éléments exotiques, rêvés (de l'exotisation des éléments, si on peut dire) mais d'une réalité niçoise, réalité de rue, réalité du travail, à laquelle chacun est confronté.

Et à la mer, aussi.

Parce que l'Ecole de Nice c'est aussi (c'est d'abord ?) Yves Klein. "L'insurrection d'un jeune homme contre le silence pictural qu'essaie en vain d'emplir l'anecdote des peintres-à-touristes locaux." (Marcel Alloco).

Faire face à ce qu'il voit. Ne pas se dérober.

"Cette sensation de liberté totale de l'espace pur exerçait sur moi un tel pouvoir d'attraction que je peignais des surfaces monochromes pour voir, de mes yeux voir, ce que l'absolu avait de visible".(Y.K)

Le bleu surtout.

Monochromes bleus.

"La couleur c'est pour moi la sensibilité matérialisée."(Y.K)

Et du coup peut-être le seul à avoir pris de face la question du bleu que cette ville rend obsédante.

Jusqu'à inventer son propre bleu outremer - bleu I.K.B. : "International Klein Blue" - comme si c'était condition pour voir sans se perdre dans ce que l'on voit.

Bac de pigments purs dans une des salles du Mamac.

Matière brute.

Des murs blancs retenant sur trois côtés cette poudre de couleur bleue.

Couleur brute.

Et comprendre alors que la couleur est matière.

Que ce bleu après lequel on court est avant tout matière.

Matière cosmique, dit Klein ("La couleur à l'échelle de la nature et de l'homme est ce qui baigne le plus dans la sensibilité cosmique.")

Là, devant cette matière bleue prise dans le blanc des murs qui la retiennent, on sait que jamais on n'a eu vision aussi juste du spectacle quotidien (violent, insupportable souvent) de la mer indolente prise elle aussi entre ses caps à l'heure la plus haute. Mer opaque. Mer matière. Mer bloc et poudre tout à la fois. Mer à contempler et à se perdre. Mer à saisir de couleur mer tout ce que dedans on pourrait y plonger : les corps, les objets, les déchets, les statues.

Couleur mer partout.

Et même sur des toiles, toiles trempées dans ce bleu, *Monochromes* comme des sortes d'icônes pour prendre risque à simplement regarder ce bleu.

Bleu de mer contemplé.

"Voir ce que l'absolu avait de visible", il dit.

Icône "catholique", si l'on veut, qui répondrait à l'icône "orthodoxe" de Malévitch - Carré noir sur fond noir.

Icône niçoise.

La peinture et le peintre.

Parce que du coup je me demande si cet ange que j'avais vu par dessus les toits du vieux Nice - si cet ange ce n'était pas Klein (et non pas celui du cénotaphe des Grosso), comme sur cette photo où on le voit s'élançant d'une fenêtre à l'étage d'une maison dans cette position qui prépare le plongeon que l'on dit précisément "saut de l'ange", "Saut dans le vide", dit le titre de l'œuvre.

Parce que surtout suivre l'itinéraire du peintre oblige maintenant à sortir du musée, à traverser la vieille-ville, passer devant la cathédrale, jusqu'à l'église Saint-Jacques que tout le monde appelle Sainte-Rita à cause de la dévotion particulière que l'on y a pour

cette sainte de Cascia (Italie) depuis que le culte en a été introduit à Nice au siècle dernier.

Nice baroque.

Et l'église Sainte-Rita parmi cette volée d'églises construites à partir de la deuxième moitié du dix-septième siècle (cathédrale Sainte-Réparate, église du Gesu, chapelle de la Miséricorde). Contre-Réforme militante. Art démonstratif. Culte et mise en scène. Architecture de procédés multipliant les ors, les marbres (vrais ou faux), les stucs, et ce mouvement incessant des formes, courbes et volutes, (effet tourbillonnant de la chapelle de la Miséricorde où la ligne droite est absente, même les pilastres sont incurvés), extériorisation théâtrale des sentiments religieux dont le comté niçois est en quelque sorte la frontière. En France, le classicisme triomphant fera obstacle à sa propagation.

Baroque niçois.

Ici, ce sont des faisceaux de pilastres qui dressent la verticalité de l'espace. Terre et ciel. La ligne d'entablement, comme en tout édifice baroque, marquant la limite entre les deux. Pour la franchir : les chants, la prière, l'encens. Mais ce jour là : des roses, des roses, des roses, bouquets à bout de bras de la foule compacte, bénédiction des roses et la protection de la sainte sur ceux qui les brandissent ainsi en ce jour où on la fête, elle qui, dit-on, faisait fleurir les roses en plein hiver.

Accumulation de roses !

Monochromes roses.

Parmi les premiers que Yves Klein ait peint.

Dès sa naissance, sa grand-mère et sa tante l'avaient placé sous la protection de la sainte.

Et plusieurs fois il fit le pèlerinage à Cascia.

En 1958, avant l'ouverture de son exposition "Le Vide", il laisse une prière pour que le bleu soit accepté partout ("Je me suis dit : je crois que cette exposition est plutôt dangereuse. Il faut que j'aille voir sainte Rita."

En 1961, sans se faire connaître, c'est un ex-voto qu'il apporte à la sainte (il ne sera reconnu que bien des années après). Une oeuvre : un coffre de plastique transparent divisé en plusieurs compartiments. La partie supérieure se compose de trois bacs remplis respectivement de pigment bleu IKB, de pigments roses et de feuilles d'or. La partie inférieure contient trois lingots de poids différents sur un lit de pigment de bleu. Glissé à l'intérieur, un texte de prière demandant à sainte Rita d'intercéder auprès de Dieu : "afin qu'Il m'accorde toujours la grâce d'habiter mes oeuvres."

Bleu et or.

Scansion baroque.

Donner à voir ce que l'absolu a de visible.

Ville où il y a trop à voir.
Ville où il y a trop pour la vue.
Les yeux gavés.
La peur d'être aveuglé.
L'envie de fermer les yeux.
Ce besoin, du coup, de tirer rideaux et persiennes.

Quand tout s'offre ainsi - aussi généreusement, aussi violemment, avec tant d'attirance, de séduction, quand à simplement ouvrir les yeux on est bien plus que captivé : pris, saisi, captif - une des possibilités est de se laisser emporter, grisé par la somme des voir, glisser, passer de l'un à l'autre, vitesse, hâte, tout à la jouissance de ce mouvement qui ne s'attarde à rien. L'autre possibilité - mais c'est aussi captation, abandon, ivresse - c'est de s'en tenir à un seul, une couleur, une forme, un lieu, et toute la jouissance de se perdre en lui.

La course des fêtes, des exubérances, des joggers, des rollers, des maquillages et des grimures.

L'immobilité des aurores face à la mer, des oliviers, des galets, de la prière, du pêcheur, du poème.

Superficialité ou contemplation.

L'un ou l'autre.

L'un et l'autre.

Et si l'architecture baroque a connu ici cette acclimatation toute particulière, ce n'est peut-être que parce qu'elle est tentative de transformer la superficialité en contemplation, l'accumulation de mouvements et de formes en présence, de conduire à travers des jeux de surface vers quelque chose qui justement se dérobe toujours à la vue.

N'est-ce pas ça, contempler : se laisser gagner par ce qui, dans la matière même ce que l'on regarde, se dérobe à la vue ?

Ville ô combien matérielle.

Sur la plage des Ponchettes, je cherche des galets assez plats pour les lancer à fleur de vague.

Qu'ils volent.

Qu'ils flottent.

Qu'ils rebondissent.

Je fermerai les yeux au moment de leur disparition.

Demeurant dans la vague avant même toute présence humaine, ce sont peut-être eux les anges de cette baie.

Ce livre doit beaucoup à tous ceux qui ont accompagné mes pérégrinations de colline en colline : ma tante Rose-Marie Bouge, Jean-Baptiste et Monique de Bottini qui m'ont ouvert leur table, Charles-Michel Fatou qui m'a ouvert sa maison, Jeanine Malausséna qui a partagé ses richesses, Raphael Monticelli qui m'a offert une marche sous la pluie, Marcel Allocco qui m'a accueilli dans son *pastroui* et parmi ses tissages, Jean-Michel Dulucq pour les sardines sur la terrasse, les passionnés du Théâtre Lino Ventura de l'Ariane pour leur passion, Francis Antoni pour sa connaissance de l'art en vie – et tous les conducteurs des cars urbains Sunbus qui me menèrent à tous les horizons de Nice.

Ce livre doit aussi beaucoup aux livres en tête desquels la collection complète de *Lou Sourgentin, Revue culturelle bilingue nissart-français* qui à lui seul est manière d'habiter Nice.

Pour le cœur :

Promenade niçoise, de Marcel Allocco (L'Ormaie)

L'Afrique est en nous (www.patois.païgran.com) (L'Amourier)

Pour l'histoire :

Histoire de l'identité niçoise, de Hervé Barelli et Roger Rocca (Serre Editeur)

Nice-Une histoire urbaine, de Claude Prelorenzo (Hartmann Edition)

Per Carriera, Dictionnaire anecdotique et historique des rues de Nice, de Marguerite et Roger Isnard (Editions Derre)

« Pepin » Garibaldi, de Hervé Barelli (Editions Serre)

Pour la peinture :

L'Ecole de Nice, de Marcel Allocco (Demaistre)

Vie et oeuvre de Ludovic Brea, de Marcelle Baby-Pabion (Editions Serre)

Peintres de la couleur en Provence – 1875-1920 (Réunion des Musées Nationaux)

1918-1958 – La Côte-d'Azur et la modernité (Réunion des Musées Nationaux)

Yves Klein, la vie, la vie elle-même qu'est l'art absolu (Mamac)

Du même auteur

Aux Editions Gallimard

SANS AUTRE GUIDE NI LUMIERE, 2002
LA CHAMBRE OBSCURE, 2000

Aux Editions Verdier

LA TOUR SARRASINE, 1996
QUE DIRAI-JE AUX ENFANTS DE LA NUIT ?, 1994

Préfaces et édition des oeuvres d'Armand Gatti :
LA PAROLE ERRANTE, 2000
LA PART EN TROP, 1997
OEUVRES THEATRALES, 1993

ET POURQUOI AVEC RAPAGNETTA SUR LES BRAS ?, in GATTI A
MARSEILLE ? 1993

Aux Editions Dominique Guéniot

Carnets du pays de Langres :
LE CANAL, PARTAGE DES EAUX, 2004
MORIMOND, AU FOND DU MONDE, 2003
AUBERIVE, DE BLANC ET DE ROUGE, 2003

Aux Editions L'Entre-Tenir

L'ASSEMBLEE DES PERES, 2002
MARNAVAL POUR PREUVES, 2003

Aux Editions le bar-Floréal

HEUREUX QUI COMME ULYSSE, 1997
avec les personnes sans logis accueillis à la Maison de la Solidarité de Genevilliers,
photographies d'Olivier Pasquiers, graphisme de Jean-Marc Brétégnier

Aux Editions Dumerchez

PAS DE VILLE SANS VISAGES, 1996
avec les habitants de Chaumont (Haute-Marne), photographies d'Olivier Pasquiers,
graphisme de Jean-Marc Brétégnier

Aux Editions Pierres Hérétiques

JACQUES-STEPHEN ALEXIS OU LE VOYAGE VERS LA LUNE DE LA BELLE
AMOUR HUMAINE , 1983
LE CYCLE DES HOMMES COUVERTURES, In "Notes de travail en Ulster", 1982

Littérature jeunesse

Aux Editions Thierry Magnier

EN ATTENDANT LES HIRONDELLES, 2004
LES TRENTE MARCHANDS, 2002

Aux Editions Sarbacane

MADASSA, 2003

Aux Editions le bar-Floréal

TOUS PAS PAREILS, TOUS PAREILS, 1997
Le Bar Floréal, 1997